

# Du temps que Granell avait raison

– RÉVOLUTION, SURREALISME, ANTI-TOTALITARISME (1936-1950) –



■ La longue étude de Claudio Albertani que nous publions ici dans une traduction française de Christian Dubucq fut originellement publiée, en espagnol, sur le site de la Fundación Andreu Nin<sup>1</sup>. Créée en 1987 pour promouvoir la mémoire de la gauche antistalinienne – dont le Parti ouvrier d’unification marxiste (POUM) fut, en terre ibérique et plus sûrement catalane, la principale référence –, cette entité a beaucoup œuvré au combat toujours nécessaire pour la revalorisation historique de la tradition marxiste révolutionnaire, critique ou anti-autoritaire.

Quand l’ami Claudio nous proposa ce texte, il doutait que, par sa longueur, il puisse nous convenir. C’était, d’une part, oublier que nous avons fait plus long et que, de l’autre, venant de lui et des vastes sujets qu’il aborde, ses précédentes collaborations à notre site<sup>2</sup> nous avaient habitués à lui réserver de l’espace. Au bout du compte et au vu de l’ample fresque intercontinentale qu’il nous livre, on se demande d’ailleurs comment il aurait pu faire plus court.

Le principal intérêt de cet essai réside sûrement dans le portrait qu’il nous livre d’une figure trop peu connue de cette dissidence internationaliste diffamée et traquée par le stalinisme. Eugenio Fernández Granell fut tout à la fois un peintre de grand talent très proche des surréalistes, un violoniste de haut niveau, un combattant de la plume et un homme d’action<sup>3</sup>. Son périple, que décrit minutieusement Albertani, est celui d’un révolutionnaire certes vaincu mais doté, depuis son expérience espagnole de 1936-1939, de la claire conscience des causes internes de la défaite. De l’Espagne à Porto Rico, en passant par la République dominicaine et le Guatemala, Granell ne cessa d’identifier encore et toujours ceux qui, ici et ailleurs, staliniens de haut vol ou pitoyables compagnons de route, salissaient la cause de l’émancipation ouvrière à laquelle il ne cessa de croire.

Sur fond de polémiques, de coups fourrés, d’allusions perfides, Granell et ses amis résistèrent, en effet, au prix d’un exil incessant pour certains, de leur vie pour d’autres, aux calomnies staliniennes et aux mensonges déconcertants des porte-voix et porte-couteaux du « communisme de caserne ». De grandes ombres tutélaires, comme celles de Victor Serge et de Benjamin Péret, peuplent ces pages où, malgré les avanies, l’idée lumineuse d’un autre communisme, libertaire pour le qualifier, continue d’éclairer le chemin.

– À contretemps –

---

<sup>1</sup> “Del tiempo en que Eugenio Fernández Granell tenía razón. Revolución, surrealismo, antitotalitarismo: 1936-1950”, en ligne sur <https://fundanin.net/2021/01/22/deltiempoenque-eugenio/> [NdÉ].

<sup>2</sup> « Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l’opéraïsme italien » (*À contretemps*, n° 13, septembre 2003), disponible en ligne sur <http://acontretemps.org/IMG/pdf/AC13AlbertaniNegri.pdf>, et « Les évasions impossibles de Victor Serge » (*À contretemps*, n° 20, juin 2005), disponible en ligne sur <http://acontretemps.org/spip.php?article72>. [NdÉ].

<sup>3</sup> Sur Granell, on lira avec profit le portrait de Charles Reeve – « Eugenio Granell, l’homme qui aurait voulu être indien » –, publié dans *L’Échaudée*, n° 7, hiver 2017-2018, pp.26-31. [NdÉ].

*J'ai fait partie pendant la guerre d'une émigration socialiste composite et plutôt dévalorisée, car nous continuions à remonter le courant de grandes illusions aujourd'hui dévalorisées. Nous n'avons jamais cessé de maintenir notre protestation contre tous les despotismes sans exception – vous saisissez ? Nous n'avons jamais consenti à dénoncer certains camps de concentration en faisant silence sur d'autres... Il faut voir clair, vous dirai-je, voir clair impitoyablement, contre toute opportunité politique et idéologique.*

**Victor Serge**

*Et pourtant nous avons suivi, déchirés mais dociles, broyés par l'engrenage que nous avons mis en marche de nos propres mains. Rouges de l'appareil, terrorisés jusqu'à l'égarément, nous nous sommes faits les instruments de notre propre soumission. Tous ceux qui ne se sont pas dressés contre la machine stalinienne sont responsables, collectivement responsables. Je n'échappe pas à ce verdict.*

*Mais qui donc à cette époque protesta ? Qui se leva pour crier son dégoût ?*

**Leopold Trepper**

*Précisons que, pour eux, nous avons toujours été les agents de quelqu'un : pendant notre guerre civile, nous avons été ceux de Franco, puis ceux d'Hitler et enfin de la CIA américaine.*

**Ignacio Iglesias**

La première fois que j'entendis parler d'Eugenio Fernández Granell (La Corogne, 1912 - Madrid 2001), c'était dans les années 90 du siècle dernier. J'étais à Fontenay-sous-Bois, dans la banlieue de Paris, chez Wilebaldo Solano<sup>4</sup>, le dernier secrétaire du Parti ouvrier d'unification marxiste, le POUM, parti communiste dissident que Staline avait fait exterminer pendant la révolution espagnole. Jeune homme, Solano avait rencontré Victor Serge et je voulais connaître son point de vue sur l'écrivain et révolutionnaire russo-belge mort au Mexique. Solano avait une mémoire prodigieuse et était un excellent conteur ; en plus de me parler de Serge, il me raconta quelques anecdotes sur sa propre vie. Je me souviens très bien de l'émotion avec laquelle il m'apprit qu'au début de 1947 il avait voyagé clandestinement de Paris à Madrid pour rencontrer Joaquín Maurín<sup>5</sup>, fondateur et premier secrétaire du POUM, qui avait été donné pour mort à plusieurs reprises et venait de sortir des cachots de Franco après une décennie infernale. Épuisé, Maurín choisit d'abandonner la politique active et de s'exiler aux États-Unis jusqu'à sa mort en 1973. De retour à Paris cette même année 1947, Solano fut élu secrétaire général du POUM, poste qu'il occupa jusqu'à la dissolution du parti en 1980. Alors que le vieux révolutionnaire me parlait, un tableau accroché au mur de la salle à manger attira mon attention.

– C'est un portrait de Teresa,<sup>6</sup> ma femme, déclara Solano.

– Qui en est l'auteur ? ai-je demandé, intrigué.

– Un grand peintre et camarade, Eugenio Fernández Granell, également militant du POUM.

---

<sup>4</sup> Wilebaldo Solano (1916-2010). Militant de la jeunesse du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM) depuis sa fondation en 1935. Après l'interdiction du parti en 1937, il contribua à la création de son deuxième comité exécutif (clandestin). Arrêté en 1938, il parvint à s'échapper. En exil en France, il participe à la Résistance.

<sup>5</sup> Joaquín Maurín Juliá (1896-1973). Militant de la CNT depuis 1919, il participe en 1921 au troisième congrès du Komintern et au congrès fondateur de l'Internationale syndicale rouge (ISR) en tant que délégué. À son retour à Barcelone, il est élu secrétaire national de la CNT, mais quitte l'organisation en 1922 pour continuer dans l'ISR. La même année, il fonde l'hebdomadaire *La Batalla*, qui cherche à établir un lien entre le syndicalisme révolutionnaire et le marxisme. Emprisonné à plusieurs reprises pendant la dictature de Primo de Rivera, il fonde à l'automne 1924 la Fédération communiste de Catalogne et des Baléares (FCCB), en 1931 le Bloc ouvrier et paysan (BOC) et en 1935 le POUM, dont il est le premier secrétaire.

<sup>6</sup> Maria Teresa Carbonell (Barcelone, 1926). Fille de militants du POUM, elle était elle-même une militante du parti. Elle est actuellement présidente de la Fondation Andreu Nin.

Il ajouta qu'en 1941, sur le chemin du Mexique, Serge et son fils, le jeune peintre Vlady de l'époque, avaient été ses invités à Ciudad Trujillo, en République dominicaine. De retour à Tepoztlán, où je vivais à l'époque, je suis allé à Cuernavaca pour voir Vlady, et il me confirma ce que Solano m'avait dit. Il conservait un excellent souvenir de Granell, mais avait perdu le contact avec lui depuis longtemps. Plus tard, j'appris que le peintre galicien avait vécu au Guatemala, ce qui accrût ma curiosité car j'ai de bons amis et une longue histoire personnelle dans ce pays d'Amérique centrale.

D'autres occupations me détournèrent de mes recherches et Granell décéda en 2001, sans que j'aie pu faire sa connaissance. Au Mexique où je réside, j'ai rencontré son grand ami et compagnon de lutte, l'éditeur catalan Bartomeu Costa-Amic<sup>7</sup>, également poumiste. La figure du peintre galicien, qui était aussi musicien, poète, journaliste et romancier, a refait surface dans ma vie il y a quelque temps quand Arturo Taracena m'offrit son livre *La polémica entre el pintor Eugenio Fernández Granell, la AGEAR y el Grupo Saker-ti. Desencuentros ideológicos durante la primavera democrática guatemalteca* [La polémique entre le peintre Eugenio Fernández Granell, l'AGEAR et le Groupe Saker-ti. Malentendus idéologiques durant le printemps démocratique guatémaltèque] (Flacso, Guatemala, 2015). Taracena, un ami de longue date malgré nos désaccords récurrents, est l'un des principaux historiens du Guatemala, spécialisé dans le mouvement ouvrier, la guerre sale et la question indigène.

*Saker-ti*, qui signifie « aube » dans la langue cakchiquel, est le nom d'un groupe politico-culturel créé en 1946 dans le cadre de la brève floraison démocratique que le pays d'Amérique centrale connut entre 1944 et 1954. Ses fondateurs, des intellectuels âgés de vingt à trente ans, étaient à l'origine des disciples de l'écrivain, poète, critique d'art et diplomate Luis Cardoza y Aragón (Antigua Guatemala, 1901 - Mexico, 1992). Après s'être éloigné de Cardoza, ce groupe forma en 1949 le noyau fondateur du Parti communiste du Guatemala, qui prit en 1951 le nom de Parti du travail guatémaltèque (PGT).

AGEAR est l'acronyme d'Association guatémaltèque des écrivains et artistes révolutionnaires. Taracena qualifie cette association de « nationaliste et anticommuniste », ce qui me semble être une exagération<sup>8</sup>. Sans être spécialiste du sujet, je signale que, dans un livre récent, également publié par Flacso (et dont Taracena lui-même est l'un des auteurs), il est mentionné que l'essentiel des rangs de l'AGEAR est constitué de « jeunes artistes de différentes disciplines qui possèdent un grand sens de l'engagement social et un grand intérêt pour la recherche de nouvelles orientations expérimentales »<sup>9</sup>. De fait, les membres de l'AGEAR et de *Saker-ti* sont connus comme « la génération révolutionnaire ».

Taracena analyse cette polémique dans le contexte de la guerre froide naissante, ce qui, comme nous le verrons, est discutable. Il affirme également que Granell, en critiquant la politique des communistes guatémaltèques, a favorisé les intérêts impérialistes des États-Unis, ce qui me semble être une absurdité. La

---

<sup>7</sup> Bartomeu Costa-Amic (1911-2002). Réfugié au Mexique depuis 1940, il y fonde les Ediciones Libres, premier des nombreux projets éditoriaux qui l'amènent à publier plus de quinze cents livres en espagnol, une cinquantaine en catalan et plusieurs en français, dont *Le Miroir du merveilleux* du surréaliste Pierre Mabille.

<sup>8</sup> A. Taracena, *op. cit.*, p. 126.

<sup>9</sup> AAVV, *Guatemala. Historia reciente (1954-1996)*, vol. V, Cultura y arte en un país en conflicto, p. 115.

guerre froide était, comme nous le savons tous, un affrontement entre deux superpuissances, l'Union soviétique et les États-Unis, qui aspiraient à contrôler le monde. Moins acceptée est la thèse selon laquelle ces superpuissances avaient beaucoup plus en commun que leurs partisans respectifs n'étaient (et ne sont) disposés à l'admettre : en URSS, il n'y avait pas de socialisme et aux États-Unis, il n'y avait qu'un simulacre de démocratie. Ce qui a prévalu dans les deux pays était deux variantes du même système de domination, le capitalisme.

Aujourd'hui, il est clair que beaucoup savaient ce qui se passait réellement en URSS, mais choisirent de garder le silence. Comme le souligna Victor Serge, ils dénoncèrent certains camps de concentration, mais gardèrent le silence sur d'autres, ce qui, comme le fit remarquer Trepper<sup>10</sup>, les rendit coresponsables des crimes de Staline et de ses successeurs. Aujourd'hui, une grande partie de la gauche latino-américaine continue à ignorer le fait que, pendant plus d'un demi-siècle, les partis communistes, leurs satellites et même de larges secteurs des organisations révolutionnaires armées ont été dominés par l'idéologie et la pratique stalinienne. Beaucoup, trop nombreux, se sont embourbés dans le mythe du socialisme soviétique et ont vécu son effondrement comme une tragédie. Ce sentiment, écrit Juan Manuel Vera, de la Fondation Andreu Nin<sup>11</sup>, s'accompagne de la nostalgie mélancolique de cette époque et cache quelque chose de dangereux : l'héritage de l'autoritarisme et la nature dictatoriale de cette monstruosité qu'on appelait « socialisme réel » et qui n'était ni socialiste ni réelle.

De mon point de vue, les actions de Fernández Granell au Guatemala ne s'expliquent pas par sa prétendue adhésion au camp impérialiste pro-américain, mais par sa participation à la révolution espagnole en tant que militant du POUM. Dans les pages qui suivent, après avoir rapidement abordé le contexte politique et culturel dans lequel cette polémique s'est développée, je présenterai un bref profil de Granell et de son séjour en République dominicaine, pour conclure par une appréciation sur son passage au Guatemala et une critique du livre de Taracena.

### La « décennie civilisée »

Les années 1944-1954, connues au Guatemala comme le « printemps de la démocratie », donnèrent lieu à une floraison unique de la liberté dans le pays de l'éternelle tyrannie<sup>12</sup>. Le mouvement débuta en juin 1944 par une vague de protestations contre la dictature de Jorge Ubico et dura jusqu'au coup d'État militaire de juin 1954 organisé par les États-Unis. Jorge Ubico avait dirigé le pays d'Amérique centrale d'une main de fer au profit d'une petite oligarchie agraire ultraconservatrice et de l'United Fruit Company, également connue sous le nom de la Frutera ou de la Pieuvre, la célèbre société bananière américaine qui contrôlait les ports, les lignes maritimes, les chemins de fer et l'électricité, soit environ 40 % de l'économie du pays, sans pratiquement payer d'impôts.

---

<sup>10</sup> Leopold Trepper (pseudonyme de Lejb Domb, 1904-1982) était un éminent agent des services secrets russes qui dirigeait un réseau d'espionnage antinazi connu sous le nom d' « Orchestre rouge ».

<sup>11</sup> Juan Manuel Vera, « ¿Quién se perdió en la Guerra Fría? », *Trasversales*, n° 50, marzo 2020.

<sup>12</sup> La littérature sur le sujet est abondante. Voir, en particulier: Luis Cardoza y Aragón, *Guatemala. Las líneas de su mano*, Editorial Nueva Nicaragua, Managua, 1985 (première édition, Mexique, 1954) et *La revolución guatemalteca*, Editorial El Pensativo, Antigua Guatemala, 1994 (première édition, Mexique, 1955) ; Susan Jonas et David Tobis, *Guatemala*, North American Congress on Latin American, New York, 1981 ; Piero Gleijeses, *Shattered Hope. The Guatemalan Revolution and the United States, 1944-1954*, Princeton University Press, 1992.

Réduit à n'être qu'un État semi-colonial, le pays, qui comptait une population maya majoritairement indigène cruellement opprimée et exploitée, avait subi pendant les années Ubico (1931-1944) un grave processus de corruption, qui fut décrit poétiquement par Miguel Angel Asturias dans les romans qui composent sa trilogie bananière : *L'Ouragan*, *Le Pape vert*, *Les Yeux des enterrés*. Le tyran dut démissionner le 1<sup>er</sup> juillet 1944, mais il légua son gouvernement à un triumvirat composé des généraux Eduardo Villagrán Ariza, Buenaventura Pineda et Federico Ponce Vaides. Connu pour son incompetence flagrante et son penchant pour l'alcool, Ponce Vaides a rapidement défenestré ses deux collègues et est devenu président *de facto* le 4 juillet 1944. Mais la manœuvre n'a pas bien fonctionné et, le 20 octobre, il fut renversé par un puissant mouvement populaire composé de jeunes soldats, d'étudiants et de travailleurs en armes.

La dictature prit fin et une courte période démocratique débuta : la « *décennie civilisée* », selon la définition de Cardoza<sup>13</sup>. Une junte révolutionnaire s'installa au pouvoir, composée d'un civil – Jorge Toriello – et de deux officiers militaires, Francisco Javier Arana et Jacobo Arbenz Guzmán. La junte abrogea rapidement les décrets de l'administration précédente, abolit le travail forcé, organisa des élections libres et convoqua une Assemblée nationale constituante qui promulgua une nouvelle constitution.

Antonio Obando Sánchez, syndicaliste et militant du premier Parti communiste du Guatemala (1922-1932), déclara : « Je tiens à dire que la récupération de l'homme pour l'homme prônée par la Junte gouvernementale révolutionnaire est la chose la plus précieuse. Pour la première fois, le travailleur se sent comme un être humain ; pour la première fois, les travailleurs peuvent s'organiser en syndicats ou autres structures pour dénoncer les abus et lutter pour améliorer leurs conditions de vie.<sup>14</sup> »

Sous deux présidents, Juan José Arévalo (1945-1951) et Jacobo Arbenz (1951-54), le Guatemala entama un vigoureux processus de modernisation, sans dépasser le cadre du capitalisme libéral. Aucun des deux n'avait une idéologie « communiste ». Arévalo se définissait comme un « socialiste spirituel » et Arbenz ne rejoignit le PGT qu'après le coup d'État militaire de Castillo Armas. Les réformes qu'ils dirigèrent n'étaient pas plus radicales que celles mises en œuvre par le président Roosevelt aux États-Unis, comme l'admet même un anticommuniste furi-bond comme Mario Vargas Llosa dans son récent roman *Tiempos recios* (2019).

Au cours du printemps guatémaltèque, les syndicats furent légalisés, l'Institut national indigéniste et l'Institut guatémaltèque de la sécurité sociale furent créés, des écoles, des hôpitaux et des routes furent construits. En outre, les femmes obtinrent le droit de vote et l'autonomie des universités et le statut des travailleurs, qui mit fin à la pratique consistant à empêcher la formation de syndicats et à réprimer violemment toute protestation ouvrière, furent promulgués. La mesure la plus controversée fut le « décret 900 », adopté le 17 juin 1952, une réforme agraire plutôt tiède qui expropria les terres non cultivées des grands domaines au profit des paysans sans terre et affecta les intérêts de l'industrie bananière.

Ce qui fut bientôt appelé la « révolution d'Octobre » entraîna une authentique floraison culturelle. Selon les mots du poète Otto-Raúl González, « Octobre est arrivé comme un raz-de-marée/de vagues, de nids, de miel et de pollen/à verser sur

<sup>13</sup> Luis Cardoza y Aragón, *El río. Novelas de caballería*, Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1996, p. 635.

<sup>14</sup> Antonio Obando Sánchez, *Memorias. La historia del movimiento obrero*, Editorial Universitaria, Colección Popular, Guatemala, 1978, p. 134.

la carte/ses brillantes grappes »<sup>15</sup>. L'Orchestre symphonique national, le Ballet Guatemala et l'École des arts virent le jour. Des campagnes d'alphabétisation furent lancées, des musées, des bibliothèques et des instituts de recherche créés, des livres et des magazines publiés, par exemple l'importante *Revista de Guatemala*, fondée par Cardoza. Dans un pays resté en marge des grands courants culturels du monde, on accorda alors des bourses pour étudier à l'étranger, on organisa des échanges et on inaugura des expositions d'avant-garde.

De nombreux artistes, écrivains et scientifiques qui s'étaient prudemment éloignés du pays, soit pour des raisons politiques, soit par simple manque de débouchés, choisirent donc d'y revenir, en même temps que des dizaines d'intellectuels européens fuyant la guerre mondiale et le régime de Franco. Dans ce climat d'effervescence, on voit éclore divers groupes et tendances d'avant-garde. Certains, comme le *Círculo Acento* (Otto-Raúl González, Manuel Galich, Carlos Illescas, Raúl Leiva, Dagoberto Vásquez, Rodolfo Galeotti Torres), étaient apparus vers la fin de la dictature de Jorge Ubico. D'autres prospérèrent après 1944 en intégrant ces derniers dans leurs rangs. Rappelons l'Association des professeurs et des étudiants en beaux-arts – APEBA – (Jacobo Rodríguez Padilla, Mario Alvarado Rubio, Rina Lazo), la précitée AGEAR (Arturo Martínez, Eugenio Fernández Granell, Dagoberto Vásquez, Mario Monteforte Toledo, Eunice Odio), qui regroupa différentes tendances de l'art contemporain, ainsi que *Saker-ti*, déjà mentionné. Ce dernier organisme fut animé, entre autres, par les futurs membres du PGT : Huberto Alvarado, Enrique Torres, Jacobo Rodríguez Padilla, Otto-Raúl González et Carlos Navarrete.

C'est donc un Guatemala en pleine effervescence politique, sociale et culturelle que découvre Eugenio Fernández Granell (que ses amis appelaient simplement Granell) début novembre 1946, avec sa compagne, Amparo Segarra, et leur petite fille, Natalia Fernández Segarra<sup>16</sup>. Les Granell venaient de la République dominicaine où ils vivaient depuis 1940, comme d'autres réfugiés européens.

### Granell et la révolution espagnole

Parler de Granell revient, cela va sans dire, à parler de la guerre d'Espagne, l'événement central de sa vie<sup>17</sup>. Nous pouvons commencer par-là, même si l'entreprise est risquée car la littérature sur le sujet est immense et la mystification à l'ordre du jour. L'interprétation dominante à l'heure actuelle est que la guerre d'Espagne fut un affrontement entre deux Espagnes, l'une démocratique, progressiste et laïque, et l'autre autoritaire, conservatrice et catholique. Cela fait partie de la vérité. Mais il y eut une autre Espagne, celle de la Confédération nationale du travail (CNT), qui comptait quelque 2 millions d'adhérents (alors que le Parti communiste en avait à peine 20 000) et du POUM, un petits mais robuste parti communiste dissident. La loyauté passionnée envers cette Espagne qui aspira à

---

<sup>15</sup> Otto-Raúl González, « Color de alegría », in: María Luisa Rodríguez Mojón, *Antología de la poesía revolucionaria guatemalteca*, Gráficas Guía, Madrid, 1971.

<sup>16</sup> Eugenio Granell, *Correspondencia con sus camaradas del POUM (1936-1999)*, Fundación Eugenio Granell, Santiago de Compostela, 2009, p. 96.

<sup>17</sup> Sur la carrière d'Eugenio Fernández Granell, à part *Correspondencia...*, *op. cit.*, voir : *Militante del POUM*, Fundación Eugenio Granell, Santiago de Compostela, 2008 ; *Artículos políticos, 1936-1990*, Fundación Eugenio Granell, Santiago de Compostela, 2009 (avec une longue introduction de Pello Erdoziain) ; *Ensayos, encuentros e invenciones*, édition et prologue par César Antonio Molina, Huerga y Fierro Editores, Madrid, 1998. Il existe également le témoignage de Ignacio Iglesias (<https://fundanin.net/2019/01/21/mi-viejo-amigo-eugenio-ignacio-iglesias-1990/>) et le portrait rédigé par Pepe Gutiérrez Álvarez, *Retratos poumistas*, Espuela de plata, collection España en armas, Séville, 2006, pp. 142-150.

faire la révolution sociale explique la conduite de Granell, non seulement dans le conflit, mais aussi pendant son séjour au Guatemala et durant le reste de sa vie.

Rappelons que notre auteur passa la plus grande partie de son enfance à Saint-Jacques-de-Compostelle et qu'il s'installa à Madrid en 1928. Dès son enfance, il montra un penchant artistique évident ; sa vocation initiale n'était pas la peinture, mais la musique (il était violoniste diplômé de l'École supérieure de musique de Madrid) ainsi que la littérature et le journalisme, activités qu'il ne cessera jamais d'exercer. C'est probablement grâce à son amitié avec Cándido Fernández Mazas, peintre et futur collaborateur des magazines du POUM, qu'il découvrit, alors qu'il était encore adolescent, l'avant-garde artistique et, en particulier, la revue surréaliste *Minotaure* qu'il définira, se souvenant de ses expériences juvéniles à la fin de sa vie, comme un « navire fantastique, une île mouvante pour chaque navigateur de la grande aventure, sans qu'importe sa nationalité »<sup>18</sup>.

Il semble que ce soit au début des années 1930 que Granell rencontra à Paris Pierre Naville<sup>19</sup>, l'écrivain surréaliste qui venait d'être expulsé du Parti communiste français pour ses liens avec le trotskisme. Cette rencontre dut le marquer car, en 1932, après une brève adhésion au PCE – dont il fut expulsé –, il rejoignit la Gauche communiste espagnole (ICE), tout comme ses frères Julio et Mario et son cousin, Jaime Fernández<sup>20</sup>. Organisation trotskiste, l'ICE fut créé par Andreu Nin, peu après son retour d'URSS<sup>21</sup>. À Madrid, elle était dirigée par Juan Andrade<sup>22</sup>, avec lequel Granell deviendra ami pour la vie. Pelai Pagès, historien du trotskisme espagnol, définit Granell comme un « militant précoce »<sup>23</sup>.

Il collabora à différentes revues politiques et culturelles : *Leviatán*, *Soviet*, *Comunismo*, *Nueva España* et *P.A.N.* (Poètes-Artistes-Navigateurs), avec l'illustrateur Cándido Fernández Mazas<sup>24</sup>. Un article de 1932, rédigé depuis la prison de

---

<sup>18</sup> Cité dans Rubén Daniel Méndez Castiglioni, *El exilio español no es una abstracción. Eugenio Granell, un surrealista transterrado* ; en PDF sur <https://core.ac.uk/download/pdf/327051469.pdf>.

<sup>19</sup> Pierre Naville (1904-1993). Il appartient au mouvement surréaliste depuis 1922. Co-fondateur du magazine *L'Œuf dur*, co-directeur de *La Révolution surréaliste* et collaborateur de *Clarté*. En 1925, il rejoint le PCF dont il est expulsé après avoir rejoint l'opposition de gauche (trotskiste). Après la Seconde Guerre mondiale, il se consacre à la sociologie du travail.

<sup>20</sup> Mario Fernández Granell (1914-1991) : peintre et syndicaliste ; arrêté en 1937, il passe six ans en prison. Julio Fernández Granell (?) : employé de banque ; arrêté par les franquistes en 1949, il émigre au Costa Rica après sa sortie de prison. Jaime Fernández Rodríguez (1914-1998) : arrêté en 1937, torturé et condamné à mort par la police stalinienne, il parvient à s'échapper en 1938. Après s'être installé en France, il est actif dans divers groupes trotskistes et, à son retour en Espagne, en 1951, il est arrêté et passe quatre autres années dans les prisons de Franco. Par la suite, il défend les positions du groupe Fomento Obrero Revolucionario (FOR) avec ses amis Benjamin Péret et G. Munis (Manuel Fernández-Grandizo y Martínez).

<sup>21</sup> Andreu Nin (1892-1937). Militant de la Confédération nationale du travail (CNT) à partir de 1917. Il assiste au troisième congrès du Komintern en 1921 et participe à la fondation de l'Internationale syndicale rouge (ISR), dont il est l'un des principaux dirigeants. En 1926, il rejoint l'opposition de gauche et reste en URSS jusqu'en 1930. De retour en Espagne, il est l'un des fondateurs de l'ICE, et plus tard du POUM. In : Pelai Pagès i Blanch, *Andreu Nin. Una vida al servicio de la clase obrera*, Laertes, Barcelona, 2010.

<sup>22</sup> Juan Andrade Rodríguez (1898-1981). Fondateur du PCE, il en est expulsé en 1928. De 1931 à 1934, il dirige la revue de l'ICE, *Comunismo*. Après la fondation du POUM, il en est le principal dirigeant à Madrid. Arrêté en juin 1937 par des agents soviétiques, il s'échappe en 1939 pour rejoindre la résistance française. À la fin de la guerre, il s'installe à Paris où il travaille comme éditeur et libraire. Il retrouve Madrid, sa ville natale, en 1978.

<sup>23</sup> Pelai Pagès, *El movimiento trotskista en España* (1930-1935), Ediciones Península, Barcelona, 1977, p. 72.

<sup>24</sup> Cándido Fernández Mazas (1902-1942). Peintre, illustrateur et écrivain proche de l'anarchisme, du surréalisme et de la gauche trotskiste.

Madrid, anticipe ses futures positions politiques : « Dans les Jeunesses communistes, écrit-il, l'arbitraire règne (expulsions, imposition bureaucratique de résolutions, etc.) au nom de la discipline. Mais il se trouve qu'en examinant le fonctionnement organique des Jeunesses, on constate que la discipline n'existe pas. La discipline communiste n'existe pas.<sup>25</sup> »

Il faisait évidemment référence au PCE, qui était déjà complètement stalinisé et dont la priorité était d'avoir des militants inconditionnels. À l'époque, le slogan de l'Internationale communiste (Komintern) était d'éliminer les partis socialistes, qui étaient soi-disant responsables de la création d'illusions réformistes parmi les travailleurs. Dans « Le Parti communiste et le fascisme », Granell approfondit ses critiques, s'attaquant maintenant à la politique d'identification du fascisme avec le socialisme et l'anarchisme, ce qui, déclara-t-il, ne relevait pas seulement d'« une incohérence politique, mais aussi [d']une monstruosité théorique »<sup>26</sup>. Rappelons que cette politique du Komintern explique, au moins en partie, la victoire d'Hitler aux élections de 1933 en Allemagne.

Selon Victor Alba<sup>27</sup>, le PCE fut dirigé en coulisses par des cadres étrangers d'obédience moscovite avérée, comme l'italien Vittorio Codovilla<sup>28</sup> et le Hongrois Ernő Gerő<sup>29</sup> qui qualifièrent les militants de l'opposition de sociaux-fascistes et les syndicalistes de la CNT d'anarcho-fascistes (!)<sup>30</sup>. Ils seront bientôt rejoints par Vittorio Vidali, alias Carlos Contreras ou Enea Sormenti, un autre Italien à la sinistre réputation et sa partenaire, la photographe Tina Modotti.<sup>31</sup>

En Espagne, le triomphe électoral de la droite fut consommé en novembre 1933, suscitant une inquiétude considérable dans différents secteurs de la gauche. Le 9 décembre, à l'initiative du Bloque Obrero y Campesino (BOC), l'organisation dirigée par Maurín, la première Alliance ouvrière se forma en Catalogne. Dans les mois qui suivirent, d'autres Alliances se mettent en place dans différentes régions du pays. La plus importante est celle qui s'établit dans les zones minières asturiennes où, en octobre 1934, l'accord entre la CNT, l'UGT et le PSOE<sup>32</sup>, auquel s'est joint, tardivement, le PCE, joua un rôle essentiel dans le mouvement qui secoua la

---

<sup>25</sup> Eugenio Fernández Granell, "La disciplina en las juventudes oficiales fuente de graves errores", *El Soviet Juvenil*, n° 7, Barcelona, 9 juin 1932, Izquierda Juvenil Comunista. Désormais in : Eugenio Fernández Granell, *Artículos políticos (1932-1990)*, Fundación Eugenio Granell, Saint-Jacques de Compostelle, 2008, pp. 75-77.

<sup>26</sup> *Comunismo*, n° 27, août 1933, pp. 79-83. Cité in : Pelai Pagès, "Eugenio Fernández Granell y la Izquierda Comunista de España, 1931-1935", en ligne sur <https://fundanin.net/2019/01/11/eugenio-f-granell-y-la-izquierda-comunista-de-espana-1931-1935-pelai-pages/>

<sup>27</sup> Víctor Alba, *El Partido Comunista en España*, Editorial Planeta, Barcelona, 1979, pp. 120-133.

<sup>28</sup> Vittorio Codovilla (1894-1970). Dirigeant communiste italien naturalisé citoyen argentin. Il est mort à Moscou. Voir : Fernando Claudín, *La crisis del movimiento comunista. De la Komintern a la Kominform*, Ruedo Ibérico, Paris, 1970, pp. 604-606.

<sup>29</sup> Ernő Gerő (1898-1980). Délégué en Espagne du Komintern à partir de 1932 sous le pseudonyme de "Pedro". Il participe intensément à la répression contre le POUM et la CNT. En 1956, il est l'un des bourreaux de la révolution hongroise.

<sup>30</sup> Eugenio Fernández Granell, "El Partido Comunista y el fascismo", *Comunismo*, 27 août 1933. Maintenant dans *Artículos políticos, op. cit.* pp. 84-91.

<sup>31</sup> Vittorio Vidali (1900-1983), alias "Comandante Carlos Contreras", commissaire politique du V<sup>e</sup> Régiment, impliqué dans de multiples assassinats de militants de l'opposition. Voir Claudio Albertani, "Vittorio Vidali, Tina Modotti, el estalinismo y la revolución" : <https://fundanin.net/2019/03/17/vittorio-vidali-tina-modotti/>

<sup>32</sup> Confederación Nacional del Trabajo, anarcho-syndicaliste ; Unión General de Trabajadores, la confédération contrôlée par le Parti socialiste ouvrier espagnol (PSOE).

Seconde République et qui entra dans l'histoire comme « la révolution des Asturies »<sup>33</sup>. Bien qu'à une échelle plus réduite, il y eut également à Madrid une tentative de grève insurrectionnelle, à laquelle Granell participa par son travail journalistique et en tant que militant de base.

Le 28 septembre 1935, lors d'une réunion à Barcelone, l'ICE (qui venait de rompre avec Trotski) et le BOC s'unissent pour former le POUM. Le nouveau parti est issu des deux courants révolutionnaires qui existaient en Espagne, l'anarcho-syndicalisme et le communisme non stalinien ainsi que, dans une moindre mesure, le nationalisme catalan. Pour Victor Serge, qui vivait alors à Paris, il s'agissait d'un parti communiste d'opposition, c'est-à-dire ouvertement hostile à la conception stalinienne du socialisme, à l'État totalitaire et au système bureaucratique<sup>34</sup>. Au moment de sa création, le POUM comptait quelque 10 000 militants, surtout mais pas exclusivement en Catalogne. Il ne fait pas de doute qu'il s'agissait là d'un nombre limité, mais le parti était composé de cadres expérimentés<sup>35</sup>. Granell est arrivé de Madrid avec ses deux frères, Julio et Mario, et leur cousin, Jaime Fernández, collaborant intensément à la presse du parti : *La Batalla*, *Antorcha*, *La Nueva Era* et *Hora de España*, de Valence.

Lors des élections de février 1936, le POUM fit le choix tactique de s'incorporer au Front populaire, sans abandonner le drapeau de l'Alliance ouvrière et sans renoncer à sa critique du communisme officiel. Granell écrivit dans *La Batalla* : « Que les communistes officiels chantent l'*Hymne de Riego*<sup>36</sup> et se couvrent du drapeau tricolore de la bourgeoisie. Le pacte avec les républicains nous oblige uniquement à lutter contre la réaction cléricalo-fasciste et à obtenir l'amnistie pour nos prisonniers. Mais notre mission ne se termine pas avec la libération des 30 000 révolutionnaires d'octobre. Sans interruption, nous marcherons pour libérer tous les travailleurs de la grande prison de l'Espagne capitaliste.<sup>37</sup> »

Maurín obtint un siège de député, qui lui servira de tribune politique pour diffuser les thèses du parti. Après le soulèvement militaire contre la République (18 juillet 1936), le POUM participa à la lutte armée en promouvant, comme les anarcho-syndicalistes, l'idée que le triomphe de la révolution était la seule garantie de gagner la guerre. Victor Alba résume en une simple phrase l'atmosphère des journées insurrectionnelles de juillet 1936 : « Les ouvriers voulaient être les maîtres. Ils ne le voulaient pas parce que les syndicats ou les partis le leur disaient, mais spontanément.<sup>38</sup> »

---

<sup>33</sup> Manuel Grossi, *L'Insurrection des Asturies : quinze jours de révolution socialiste*, Études et documentation internationales (EDI), Paris, 1972 ; traduction et présentation, Georges Garnier, préface de Joaquín Maurín, postface de Julian Gorkin. La première édition en espagnol date de 1935. Son prologue en français est disponible en ligne sur <https://docer.com.ar/doc/s0e85>

<sup>34</sup> Victor Serge, « Crimes en Russie, intrigues en Espagne », *La Révolution prolétarienne*, n° 236, 10 décembre 1936.

<sup>35</sup> Joaquín Maurín : « Postface (1964) à *Revolución y contrarrevolución en España* », Ruedo Ibérico, Paris, 1966, p. 288 (livre initialement publié en 1935 sous le titre *Hacia la segunda revolución*).

<sup>36</sup> L'hymne de la République (NdÉ).

<sup>37</sup> Eugenio Fernández Granell : « Proletariado y pequeña burguesía », 28 février 1936, in : *Artículos políticos, op. cit.*, p. 114.

<sup>38</sup> Víctor Alba, *El marxismo en España (1919-1939)*, B. Costa-Amic, Mexico, 1973, vol. I, p. 296. Il existe une traduction française de ce livre : *Histoire du POUM*, Champ libre, 1975. Pour une description de l'atmosphère à Barcelone en 1936, voir : Abel Paz, *Viaje al pasado (1936-1939)*, Producción Editorial Medusa, Barcelone, 1995, pp. 19-55 et George Orwell, *Hommage à la Catalogne* [première édition anglaise : 1938], Ivrea, 1982.

Dans les premières semaines de la guerre, Granell rencontre le peintre cubain Wifredo Lam<sup>39</sup> et Benjamin Péret<sup>40</sup>. Je les imagine en train de débattre en pleine guerre de la révolution, du surréalisme et de la libération totale de l'homme... Lam s'était installé en Espagne au début des années 1920 et avait toujours sympathisé avec la cause républicaine, mais il est difficile d'établir son positionnement politique à cette époque. Certains le situent dans les Brigades internationales aux côtés de son ami le biologiste Faustino Cordón, un militant du PCE<sup>41</sup>. Cependant, lorsqu'il s'est installé à Barcelone à la fin de l'année, il faisait déjà partie des collaborateurs du POUM, avec d'autres artistes étrangers<sup>42</sup>.

Plus tard, Granell déclarera : « J'ai compris le franquisme comme une guerre contre la culture plus que contre la révolution. J'y ai pris part depuis les tranchées de la culture.<sup>43</sup> » Il convient d'ajouter qu'il a également mené une intense activité militante et journalistique. Il a fondé et édité *El Combatiente rojo*, quotidien du POUM et organe des milices madrilènes, et rédigé le pamphlet *El ejército y la revolución*, qui résume la position du POUM sur les milices<sup>44</sup>. Il ne se contenta pas de manier la plume, mais combattit également jusqu'à atteindre le rang de lieutenant-colonel à bataille de Sigüenza.

Bien que je ne dispose d'aucune preuve, il est fort probable que, sur le front de Sigüenza, Granell ait rencontré deux couples de révolutionnaires inoubliables : celui que formait le poète surréaliste cubain Juan Breá et l'écrivaine australienne Mary Low<sup>45</sup> et celui des Argentins Hipólito et Mika Etchebéhère. Arrivés en Espagne en août 1936, Low et Breá doivent partir en hâte le 28 décembre, en raison des menaces staliniennes. La réimpression anglaise du livre qu'ils ont écrit sur leur expérience comprend une introduction de Granell<sup>46</sup>. En 1946, Mary Low publie *Alquimia del recuerdo* (Alchimie du souvenir)<sup>47</sup>, un recueil de poèmes poignants illustré par Wilfredo Lam. Quant à la famille Etchebéhère, après la mort d'Hipólito d'une balle de mitrailleuse, Mika prit sa place en tant que commandante de la milice du POUM au front. Dans son livre de souvenirs, *Ma guerre d'Espagne à moi*, elle évoque à plusieurs reprises la bravoure de Julio, le frère de Granell<sup>48</sup>.

Au cours de cet été mémorable, notre auteur trouva le temps d'organiser des voyages de volontaires pour la défense de Madrid et de Guadalajara dans ce qui

---

<sup>39</sup> Wifredo Lam (1902-1982). Peintre afro-chinois-cubain, il participe à divers mouvements d'avant-garde de son temps : cubisme, surréalisme, CoBrA. Il est mort à Paris.

<sup>40</sup> Benjamin Péret (1899-1959). Poète surréaliste et militant révolutionnaire. Avec Pierre Naville, il dirige les deux premiers numéros de *La Révolution surréaliste*. Lors de la révolution espagnole, il combat dans les rangs de la colonne Durruti. En 1942, il s'exile au Mexique avec sa compagne, l'artiste peintre Remedios Varo. Le récit de la rencontre avec Granell figure dans Benjamin Péret, *Œuvres complètes*, tome 7, Bibliothèque José Corti, Paris, 1995, p. 364.

<sup>41</sup> Jon Juaristi, *Los árboles portátiles*, Penguin Random House, Barcelona, 2017 (version Kindle, chapitre 6).

<sup>42</sup> 38 Agustín Guillamón (dir.), *Documentación histórica del trotskismo mexicano*, Ediciones de la Torre, Madrid, 2015, p. 17. Pour l'édition numérique : <http://grupgerminal.org/?q=system/files/TrosquismoEspa%C3%B1ol-EdiGerminal.pdf>

<sup>43</sup> P. Gutiérrez Álvarez, *op. cit.*, p. 144.

<sup>44</sup> Voir : P. Pagès i Blanch, *Andreu Nin. Una vida al servicio de la clase obrera*, *op. cit.*, pp. 276-77.

<sup>45</sup> Mary Low et Juan Breá, *Carnets de la guerre d'Espagne*, Paris, Verticales, 1997. Traduit de l'anglais par Guy Flandre. Préface de Gérard Roche. Notes et index de Phil Casoar et Gérard Roche.

<sup>46</sup> Mary Low et Juan Breá, *Red Spanish Notebook*, City Light, San Francisco, 1978. Sur Mary Low, voir : Agustín Guillamón, "Mary Low, poeta surrealista, trotskista y revolucionaria", disponible en version numérique sur <http://www.laizquierdadiario.cl/Mary-Low-poeta-surrealista-trotskista-y-revolucionaria>

<sup>47</sup> Mary Low, *Alquimia de memoria*, Editorial Classic, La Habana, 1946.

<sup>48</sup> Mika Etchebéhère, *Ma guerre d'Espagne à moi*, Paris, « Les Lettres nouvelles » (Denoël), 1976 ; réédition accompagnée d'un DVD : Libertalia, 2015.

est devenu le « train de Granell ». Il participa également à la réquisition d'une station de radio qui, convertie en Radio POUM, diffusa depuis Madrid vers toute la péninsule, jouant ainsi un rôle essentiel dans la mobilisation des travailleurs. Wilbaldo Solano, à l'époque dirigeant de l'organisation de jeunesse du POUM, racontait la tenue d'un meeting au théâtre Infanta Isabel de Madrid avec la participation d'Eugenio F. Granell, d'Enrique Rodríguez (« Quique »)<sup>49</sup> et de Solano lui-même qui provoqua l'irritation des staliniens. À tel point que Santiago Carrillo, alors secrétaire général des Jeunesses socialistes unifiées et futur secrétaire général du PCE, organisa une violente attaque contre les locaux madrilènes des Jeunesses communistes ibériques (organisation sœur du POUM) et lança une campagne contre le « trotskisme »<sup>50</sup>.

Au début de 1937, *El Combatiente rojo*, *Antorcha* et Radio POUM furent fermés par les staliniens au prétexte « qu'ils [s'étaient] livrés à des agressions verbales contre le gouvernement légitime de la République, contre le Front populaire et ses dignes représentants, contre les personnalités éminentes de la défense de notre ville invaincue », etc.<sup>51</sup>. À la demande de Nin, Granell s'installa à Barcelone avec pour mission de soutenir le journal théorique du parti, *La Nueva Era*. Ce n'était pas le bon moment pour être à Barcelone. *La Batalla* avait été très active dans la dénonciation des purges en URSS – le premier procès de Moscou qui s'était terminé par l'exécution de Kamenev, Zinoviev et d'autres anciens bolcheviks date d'août 1936 – et dans l'analyse des conséquences politiques désastreuses qu'entraîna la livraison des armes soviétiques. Celles-ci furent non seulement payées, comme on le sait, avec l'or de la Banque d'Espagne, mais la transaction entraîna la reddition inconditionnelle du gouvernement républicain aux directives de Moscou.

Au-delà des querelles doctrinales, il est indéniable que les marxistes du POUM comprenaient mieux les problèmes stratégiques de la révolution que les anarchistes qui, pour la plupart, ne saisissaient pas la portée des purges et les considéraient comme des affaires internes aux partis « autoritaires ». En effet, le POUM représentait un grave danger pour les Soviétiques, et c'est précisément contre ce parti qu'ils se sont déchaînés avec une particulière violence. On a pu constater que, de leur point de vue, celui de la contre-révolution, ils avaient sans doute raison, car, malgré sa petite taille, le POUM leur a causé des maux de tête parce que sa voix était entendue et qu'il participait de plein droit aux principaux organes du pouvoir qui ont vu le jour après le 19 juillet.

Avant sa dissolution en septembre 1936, précisément à cause des exigences des staliniens, le Comité central des milices antifascistes de Catalogne, qui était l'émanation directe du peuple en armes, avait compté avec un représentant du POUM. Nin, pour sa part, avait été ministre de la Justice au sein du gouvernement local de Catalogne, la Generalitat. À ce titre, il avait osé offrir l'asile à Léon Trotski, alors qu'une délégation composée de deux militants du parti, Bartomeu Costa-Amic et Daniel Rebull (David Rey), gérait l'option du Mexique, qui s'est finalement révélée être la seule viable<sup>52</sup>.

---

<sup>49</sup> Enrique Rodríguez Arroyo (« Quique ») [1913-1990]. Dirigeant des Jeunesses socialistes en 1920, il rejoint le PC et, en 1922, se rend à Moscou où il rencontre Trotski. Plusieurs fois emprisonné pendant la dictature de Primo de Rivera, il est l'une des figures les plus importantes de l'ICE, et plus tard du POUM à Madrid. Voir : P. Gutiérrez Álvarez, *op. cit.* pp. 343-351.

<sup>50</sup> E. F. Granell, *Militante del POUM*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>51</sup> Enrique Rodríguez «El POUM en Madrid», en ligne sur <https://vientosur.info/spip.php?article1511>

<sup>52</sup> Bartomeu Costa-Amic, *León Trotsky y Andreu Nin. Dos asesinatos del estalinismo*, Altres Costa-Amic, Mexico, 1994.

Les staliniens parvinrent à faire sortir le POUM du gouvernement de la Generalitat de Catalogne et du Conseil de défense de Madrid en décembre 1936, sans que la CNT, qui comptait pour la première fois quatre ministres, ne veuille ou ne puisse l'empêcher. Les poumistes étaient accusés d'être des franquistes déguisés, des éléments de la « cinquième colonne », des « hitléro-trotskistes », etc. Et, bien que le mensonge fût évident, les armes soviétiques pesaient bien plus que la vérité. Le 16 décembre, trois jours après l'expulsion du POUM du gouvernement de la Generalitat, parut dans la *Pravda* de Moscou un article sur l'Espagne où l'on pouvait lire, entre autres : « En Catalogne, l'élimination des trotskistes et des anarcho-sindicalistes a commencé ; elle se fera avec la même énergie qu'en URSS »<sup>53</sup>.

Ce n'était pas de la rhétorique. En mars 1937, Benjamin Péret écrit à André Breton : « J'ai décidé de m'engager dans une milice anarchiste et je suis sur le front de Pina del Ebro. Je resterai ici jusqu'à ce que quelque chose de plus intéressant m'appelle ailleurs. [...] Je voudrais vous parler de toutes les stupidités des staliniens qui sabotent ouvertement la révolution avec le soutien, enthousiaste bien sûr, des petits-bourgeois de toutes tendances »<sup>54</sup>. Le pire s'est produit en mai, lorsque les staliniens qui contrôlaient déjà la Generalitat et la police locale se sont lancés dans une provocation : déloger le central téléphonique qui était aux mains de la CNT-FAI depuis juillet de l'année précédente<sup>55</sup>.

En réponse, des miliciens anarchistes, aidés par des poumistes, se soulevèrent, en dehors des directives de leurs organisations respectives. Au moins 500 personnes périrent et quelque 1 500 furent blessées dans les combats, ce qui conduisit à établir, concernant Barcelone, un bilan plus lourd que celui du soulèvement militaire du 18 juillet. C'est dans ce contexte que les anarchistes italiens Camilo Berneri et Francesco Barbieri, les trotskistes Kurt Landau et Erwin Wolf et le poumiste Marciano Mena, entre autres, furent kidnappés et assassinés. Bien que, selon le témoignage d'Orwell<sup>56</sup>, l'attitude des dirigeants du POUM aurait été plutôt hésitante, les staliniens ne laissèrent pas passer le prétexte pour les accuser de trahison. Dolores Ibárruri, *La Pasionaria*, exigea que le trotskisme disparût comme les plantes vénéneuses sont éradiquées dans les campagnes : « S'il y a un adage qui dit qu'en temps normal il est préférable d'acquitter cent coupables que de punir un seul innocent, quand la vie d'un peuple est en danger, il vaut mieux condamner cent innocents que d'acquitter un seul coupable », a-t-elle écrit<sup>57</sup>.

Le 16 juin, Andreu Nin – qui était secrétaire du parti après l'arrestation de Maurín, le 19 juillet 1936, dans la zone franquiste – fut kidnappé en plein jour par un commando composé de policiers de Barcelone et de militants du PSUC<sup>58</sup>. L'opération fut organisée et dirigée par Alexander Orlov<sup>59</sup>, alors à la tête de la police

<sup>53</sup> Victor Alba, *El marxismo...*, op. cit., tome I, p. 395.

<sup>54</sup> B. Péret à André Breton, 7 mars 1937, *Correspondance. 1920-1959*, Éditions Gallimard, Paris, 2017, p. 57.

<sup>55</sup> Fédération anarchiste ibérique (FAI), fondée en 1927. Bras politique de la CNT.

<sup>56</sup> George Orwell, op. cit..

<sup>57</sup> *Mundo Obrero* (edición de la mañana para los frentes), 12 août 1937.

<sup>58</sup> Parti socialiste unifié de Catalogne. Fondé le 22 juillet 1936, fruit de l'union entre la Fédération catalane du PSOE, le Parti communiste de Catalogne, l'Unió Socialista de Catalunya et le Partit Català Proletari. En théorie, c'était un parti indépendant, mais en pratique, c'était une branche du PCE et des fonctionnaires du Komintern. Son secrétaire général était Joan Comorera. Voir : Víctor Alba, *El marxismo...*, op. cit., volume I, pp. 294-95.

<sup>59</sup> Pseudonyme de Lev Lazarevich Nikolsky (1895-1973). Orlov était également responsable du transfert de l'or espagnol vers l'URSS. Il a fait défection en 1938 et a fini ses jours aux États-Unis où il a collaboré avec la CIA et a écrit le livre *Historia secreta de los crímenes de Stalin*, Populibro/La prensa, Mexico, 1956.

secrète soviétique en Espagne, avec la complicité des ministres staliniens du gouvernement. Nin fut transféré à Madrid puis à Alcalá de Henares, où il fut torturé dans un chalet qui était la résidence du chef de l'armée de l'air républicaine, Ignacio Hidalgo de Cisneros, et de sa femme, Constanca de la Mora, pour qu'il avoue sa collaboration avec les franquistes. L'idée était de l'emmener à Moscou pour corroborer les accusations portées contre un « Centre trotskiste antisoviétique » inexistant. Mais Nin n'a rien avoué et a été assassiné dans un endroit situé sur la route Alcalá de Henares-Perales de Tacuña<sup>60</sup>.

Les murs de la ville étaient couverts de graffitis : « Gouvernement Negrin : où est Nin ? », en dessous desquels les staliniens griffonnaient : « À Salamanque ou à Berlin », insinuant que le leader poumiste était sain et sauf auprès de Franco ou d'Hitler. Une véritable infamie. « Adieu cher ami », écrivit Victor Serge de Paris. « Adieu, mon ami. Ta grande vie courageuse nous reste, semée d'œuvres et d'action. Ta mort terrible nous reste aussi. C'est jusqu'au bout, comme toi, qu'il faut tenir pour que le socialisme soit libre »<sup>61</sup>.

Ce 16 juin, la police de Barcelone occupa également les locaux du POUM et de *La Batalla*, arrêtant une grande partie de son comité exécutif<sup>62</sup>. Malgré cela, le parti ne disparut pas : il se réorganisa dans la clandestinité et continua à se battre jusqu'à la fin dans une atmosphère déjà très détériorée, fort bien décrite par Orwell dans *Hommage à la Catalogne* et par Ken Loach dans le film *Terre et Liberté*.

L'assassinat de Nin, comme beaucoup d'autres tout aussi tristement célèbres, continue à peser sur l'histoire du communisme stalinien<sup>63</sup>. Fernando Claudín, un dissident du PCE, a déclaré que c'était là « la page la plus noire de l'histoire du Parti communiste espagnol, qui est devenu complice du crime commis par les services secrets de Staline »<sup>64</sup>. En 1954, Albert Camus écrivait que le meurtre de Nin – qui fut, entre autres, le principal traducteur de Dostoïevski en espagnol – « marque un tournant dans la tragédie du XX<sup>e</sup> siècle, qui est le siècle de la révolution trahie »<sup>65</sup>.

Ce n'est qu'en 1989 que l'écrivain Manuel Vázquez Montalbán et d'autres militants du PSUC ont eu le courage de reconnaître la bestialité commise contre Nin et les poumistes<sup>66</sup>. En juin 1990, Granell lui-même fit partie d'une délégation de la Fondation Andreu Nin qui remit à l'ambassade d'URSS à Madrid une lettre, signée par plus de trois cents intellectuels et militants de diverses tendances politiques et syndicales, adressée à Mikhaïl Gorbatchev, au gouvernement soviétique et à la

---

<sup>60</sup> Boris Volodarsky, *El caso Orlov. Los servicios secretos soviéticos en la guerra civil española*, Editorial Crítica, Barcelona, 2013. Voir notamment le chapitre 8 : « Les événements de mai et l'Opération Nikolai ».

<sup>61</sup> Victor Serge, « Adieu à Andrés Nin », *La Révolution prolétarienne*, n° 253, 25 août 1937.

<sup>62</sup> Julian Gorkin, *Caníbales políticos. (Hitler contra Stalin en España)*, Ediciones Quetzal, Mexico, 1941, pp. 99-119.

<sup>63</sup> Pour un passage en revue de l'abondante littérature sur le sujet, voir : Pelai Pagès, « El asesinato de Andreu Nin. Más datos para la polémica », dans *EBRE 38, Revista Internacional de la guerra civil (1936-1939)*, n° 4, Barcelone, 2010, pp. 57-76 et le documentaire *Operation Nikolai* de Dolors Genovés et Llibert Ferri, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=valQAQu9UI0>.

<sup>64</sup> F. Claudín, *op. cit.*, p. 616.

<sup>65</sup> Lettre d'Albert Camus, in : *La Batalla* n° 123, 25 juillet 1954. Citée dans W. Solano, *El POUM en la historia. Andreu Nin y la revolución española*, Los libros de la catarata, Madrid, 1999, pp. 156 et 179.

<sup>66</sup> Manuel Vázquez Montalbán, « La sombra de Nin es alargada », *El país*, 1989. Disponible à l'adresse <https://fundanin.net/2019/10/31/la-soms-ouvrir-bra-de-nin-es-alargada/>

Commission des réhabilitations du PCUS, demandant l'éclaircissement du cas Andreu Nin<sup>67</sup>. Le PCE n'a jamais fait de déclaration à ce sujet.

En cette année 1937, Granell eut la chance d'éviter l'arrestation et put collaborer avec le nouveau comité exécutif clandestin du POUM jusqu'à ce qu'il rejoigne un bataillon de la CNT. Mais la situation s'était déjà détériorée. Lors du deuxième Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qui s'est tenu à Valence (juillet 1937), les staliniens affirmèrent publiquement que les antifascistes avaient le devoir de dénoncer, de persécuter et d'éliminer les trotskistes. Sans qu'aucun des éminents intellectuels présents au congrès n'osa protester<sup>68</sup>.

En 1939, peu avant la victoire de Franco, Granell s'enfuit vers la France en traversant les Pyrénées orientales. Après de nombreuses aventures et divers séjours dans les camps de concentration, il arriva à Paris. Il laissa derrière lui cette révolution pour laquelle lui et tant d'autres avaient risqué leur vie en esquivant les balles de Franco au front et celles de Staline à l'arrière. Une certitude subsistait : la tombe du peuple espagnol avait été creusée par deux totalitarismes, celui de la Phalange et celui de l'Union soviétique.

Granell chercha donc un moyen d'émigrer en Amérique latine. L'option du Chili semblait viable. C'était sans compter sur Pablo Neruda, futur prix Staline (1952) – et également auteur d'une ode au dictateur (1953<sup>69</sup>) – et futur prix Nobel de littérature (1971), qui, à l'époque consul à Paris, parvint à effacer son nom de la liste des visas en raison de son appartenance au POUM<sup>70</sup>. Dans le train qui l'emmenait au port de Bordeaux, le fugitif rencontra la femme qui deviendra sa compagne pour le restant de ses jours : Amparo Segarra. Quitter la France était compliqué, mais le couple eut de la chance : avec quelque 600 Espagnols, Juifs et des citoyens d'Europe centrale, ils montèrent à bord du navire *De La Salle*. Après de nombreux contretemps ils arrivèrent à Saint-Domingue, puis à Ciudad Trujillo, le 24 février 1940<sup>71</sup>.

### Surréalisme tropical

Natalia Fernández raconte qu'en arrivant sur l'île des Caraïbes, ses parents furent affectés à Dajabón, une petite colonie de réfugiés espagnols située au nord de l'île, près de la frontière avec Haïti. Ils devaient se consacrer à l'agriculture, mais le projet n'a pas prospéré et, quelques mois plus tard, ils s'installèrent dans la capitale. Granell y travailla comme dessinateur de meubles, puis comme premier violon dans le nouvel Orchestre symphonique, dirigé par un autre républicain espagnol, Enrique Casal Chapí. Il le méritait : dans la version anglaise du livre sur le POUM, que Victor Alba a écrit en collaboration avec Stephen Schwarz, l'artiste est

---

<sup>67</sup> Wilebaldo Solano, "La larga marcha por la verdad sobre Andreu Nin", disponible sur le site de la Fundación Nin : <https://fundanin.net/2018/12/03/la-larga-marcha-por-la-verdad-sobre-andreu-nin/>

<sup>68</sup> E. F. Granell, "El congreso que se divirtió con sangre", *Diario 16*, Madrid, 14 juin 1987. Disponible dans *Artículos políticos, op. cit.*, pp. 229-234. Dans *Memorias de España 1937* (Siglo XXI Editores, Mexico, 1992), Elena Garro décrit, à sa manière, l'atmosphère de répression contre le POUM.

<sup>69</sup> "Oda a Stalin" ne figure pas dans *Antología general*, édition commémorative des œuvres de Neruda à charge de l'Académie royale espagnole et de l'Asociación de Academias de la Lengua Española, Lima, Pérou, 2011.

<sup>70</sup> Carlos Arias, *Eugenio Granell. Biografía*, Fondation Granell, Saint-Jacques de Compostelle, 2017, p. 73.

<sup>71</sup> Antonio J. Canela Ruano, "Eugenio Fernández Granell y el impacto del surrealismo en la República Dominicana", disponible en ligne à l'adresse : [https://www.academia.edu/35938312/Antonio\\_J\\_Canela\\_Ruano\\_CIECI\\_Eugenio\\_Fernández\\_Granell\\_y\\_el\\_impacto\\_del\\_surrealismo\\_en\\_la\\_República\\_Dominicana\\_pdf](https://www.academia.edu/35938312/Antonio_J_Canela_Ruano_CIECI_Eugenio_Fernández_Granell_y_el_impacto_del_surrealismo_en_la_República_Dominicana_pdf).

décrit comme un « prodige musical » ainsi que comme un peintre<sup>72</sup>. Il entama également une collaboration fructueuse sur l'art, la littérature et la musique avec le journal local *La Nación*.

Pointons un paradoxe : Rafael Leónidas Trujillo, le tyran sanguinaire qui venait de perpétrer un terrible massacre d'Haïtiens, accueillit, au moins temporairement, quelque cinq mille réfugiés espagnols, dont beaucoup étaient d'affiliation anarchiste, trotskiste ou communiste. Trujillo, de toute évidence, ne se souciait pas de la culture ; ses objectifs étaient autres : « blanchir » la race, faire venir des agriculteurs et se légitimer devant le monde en tant que démocrate. Cela étant dit, toutes les sources s'accordent à dire que la contribution des exilés à la société dominicaine finit par être très importante<sup>73</sup>.

1941 fut une année très importante pour notre auteur : sa fille Natalia est née, et il commença à se consacrer à la peinture de manière professionnelle, sans pour autant abandonner le journalisme. Dans la nuit du 23 mai, après une escale en Guadeloupe où le médecin, ethnologue et écrivain surréaliste Pierre Mabile<sup>74</sup> était réfugié, le navire *Presidente-Trujillo*, en provenance de la Martinique, accosta dans le port de Ciudad Trujillo<sup>75</sup>. Parmi ses passagers, pour la plupart des réfugiés politiques, se trouvaient Victor Serge, André Breton et Wifredo Lam. Accompagné de son fils, qui avait une vingtaine d'années, le futur peintre Vlady, l'écrivain russo-belge était en route pour le Mexique. Le fondateur du surréalisme, qui voyageait avec sa femme, Jacqueline Lamba, et leur fille Aube, se dirigeait vers les États-Unis, tandis que Lam rentrait à Cuba avec sa compagne, Helena Holzer.

Ils avaient tous quitté Marseille, alors située en zone « non occupée » sous contrôle de Vichy et sous surveillance nazie, le 24 mars, après avoir séjourné pendant quelques mois à la villa « Air-Bel », une grande maison à l'extérieur de la ville que Varian Fry avait louée pour eux. C'était un Américain courageux, un des héros méconnus du XX<sup>e</sup> siècle, qui consacra sa vie à organiser la fuite des réfugiés antinazis en Europe<sup>76</sup>. Dans cette villa décadente, baptisée par Serge *Château Esperevisa*, régnait une étrange atmosphère où se mêlaient l'angoisse, le rire et le jeu, comme Vlady s'en souviendra bien plus tard<sup>77</sup>.

Le dimanche, d'autres surréalistes réfugiés à Marseille visitent la villa : Remedios Varo, Benjamin Péret, André Masson, Max Ernst, Oscar Domínguez, Victor

---

<sup>72</sup> Victor Alba, Stephen Schwartz, *Spanish Marxism Versus Soviet Communism : A History of the POUM*, Transaction Books, New Brunswick et Oxford, 1988, p. 289.

<sup>73</sup> Carmen Cañete Quesada, "Testimonio de la exiliada española María Ugarte", *Cuadernos Americanos*, n° 127 (2009), pp. 125-144, disponible sur [https://www.academia.edu/42986181/Testimonio\\_de\\_la\\_exiliada\\_espa%C3%B1ola\\_Mar%C3%ADA\\_Ugarte\\_Cuadernos\\_Americanos\\_1\\_127\\_2009\\_125\\_44](https://www.academia.edu/42986181/Testimonio_de_la_exiliada_espa%C3%B1ola_Mar%C3%ADA_Ugarte_Cuadernos_Americanos_1_127_2009_125_44)

<sup>74</sup> Pierre Mabile (1904-1952) est l'auteur d'*Egrégories ou la vie des civilisations* [1938], Égrégories Éditions, Marseille, 2005. Granell publie une interview de Mabile dans le journal *La Nación* le 26 juin 1941.

<sup>75</sup> Victor Serge, *Carnets (1936-1947)*, nouvelle édition établie par Claudio Albertani et Claude Rioux, Agone, Marseille, 2012, pp. 92-94 (entrée du 25 mai 1941) ; Victor Serge & Laurette Séjourné, *Écris-moi à Mexico. Correspondance inédite 1941-42*, Signes et balises, Paris, 2017, pp. 43-46 (lettre du 25 mai 1941).

<sup>76</sup> Varian Fry, « *Livrer sur demande...* ». *Quand les artistes, les dissidents et les Juifs fuyaient les nazis (Marseille, 1940-1941)*, Agone, Marseille, 2008 et Mary Jayne Gold, *Marseille année 40*, Phébus, Paris, 2001.

<sup>77</sup> Témoignage de Vlady : Alain Dugrand et Paul Morelle, « Sur les chemins de l'exil et de la liberté », *Le Monde*, Paris, 27 juillet 1984. En ligne sur <http://www.vlady.org/biblio/index.html>

Brauner...<sup>78</sup> À « Air-Bel », Serge commence à écrire son roman le plus important, *L’Affaire Toulaev*<sup>79</sup>, qui traite des procès de Moscou. Avec ses amis, Breton invente le *Jeu de Marseille* et compose « Fata Morgana », un poème en prose illustré par Wifredo Lam, dont seuls cinq exemplaires sont imprimés car la censure de Vichy accuse les auteurs de « nier l’esprit de la révolution nationale » et n’autorise pas sa publication<sup>80</sup>.

Avant d’arriver à Ciudad Trujillo, Serge, Breton, Lam et leurs familles respectives ont passé un mois en Martinique où ils étaient arrivés *via* Oran et Casablanca à bord d’un cargo délabré, le *Capitaine-Paul-Lemerle*, transportant quelque 300 réfugiés : Espagnols vaincus, Juifs en fuite, peintres, marchands en faillite et écrivains insoumis, ainsi qu’une quarantaine de militants ayant survécu à plusieurs révolutions vaincues. Certains étaient célèbres, d’autres le deviendront plus tard : l’anthropologue Claude Lévi-Strauss<sup>81</sup> ; Anna Seghers<sup>82</sup>, une romancière de talent aux fortes convictions stalinienne – comme son mari, l’économiste László Radványi<sup>83</sup> – ; Alfred Kantorowicz<sup>84</sup>, historien et journaliste allemand, également communiste orthodoxe ; Toribio Echevarría<sup>85</sup>, socialiste basque ; Germaine Krull, photographe d’avant-garde<sup>86</sup>. D’un œil froid et analytique, Victor Serge a baptisé le navire « Camp-de-concentration-flottant », tandis que Vlady, plus surréaliste, préférait « Coquille-de-noix-pourrie-jusqu’aux-machines »<sup>87</sup>.

En Martinique, les autorités nazies ont interné tous les fugitifs, à l’exception des Français, dans le camp de la Pointe-du-Bout, autrefois une léproserie. Granell dit que c’est là que Lam enseigne l’art de la peinture à Vlady et que dans la capitale, Fort-de-France, Breton a rencontré Aimé Césaire, le poète de la négritude, qui

---

<sup>78</sup> Rosemary Sullivan, *Villa Air-Bel. World War II : Escape, and a house in Marseille*, Harper Collins Publishers, New York, 2006. En français : *Marseille année 40*, Paris, Éditions Phébus, « Libretto », 2006, 473 p.

<sup>79</sup> Victor Serge, *L’Affaire Toulaev. Un roman révolutionnaire*, La Découverte, Paris, 2009.

<sup>80</sup> Paru en 1942 aux Éditions des Lettres françaises (Buenos Aires), « Fata Morgana » a été repris, en 1948, dans le recueil anthologique *Poèmes*, édité chez Gallimard. On en trouve une version disponible en ligne sur <http://www.poesie-fertile.fr/?p=5340>

<sup>81</sup> Dans les premières pages de *Tristes Tropiques*, son autobiographie, Lévi-Strauss (1908-2009) raconte le voyage sur le *Capitaine-Paul-Lemerle* et dresse un portrait de Victor Serge ; ce dernier, dans ses *Carnets* (*op. cit.*), mentionne les conversations qu’il eut avec le jeune, à l’époque, anthropologue français.

<sup>82</sup> Anna Seghers (pseudonyme de Netty Reiling, 1900-1983). Écrivain allemand. Membre du Parti communiste allemand (KPD), elle participe aux congrès internationaux des Écrivains pour la défense de la culture (Paris et Valence, 1935, 1937) promus par l’URSS. À partir de 1941, elle vit au Mexique, où elle est présidente du Club Heine. En 1947, elle retourne en Allemagne et, entre 1952 et 1978, elle préside l’Association des écrivains de la République démocratique allemande.

<sup>83</sup> László Radványi (pseudonyme de Johann Lorenz Schmidt, 1900-1978). D’origine hongroise, il dirige l’école de cadres du KPD à Berlin entre 1925 et 1933. Au Mexique, il enseigne à l’Universidad Obrera, fondée par Vicente Lombardo Toledano, puis à l’Universidad Nacional Autónoma de Mexico.

<sup>84</sup> Alfred Kantorowicz (1899-1979). Militant du KPD, il participe à la rédaction du *Livre brun*, une publication du Komintern sur l’incendie du Reichstag (1933). Il a été membre des Brigades internationales en Espagne.

<sup>85</sup> Toribio Echevarría (1887-1998). Humaniste et linguiste basque. Voir : J, Juaristi, *op. cit.* Le livre contient des informations utiles sur le voyage à bord du *Capitaine-Paul-Lemerle*.

<sup>86</sup> Germaine Krull (1897-1985). Photographe et voyageuse allemande connue pour ses images futuristes de la condition de la classe ouvrière dans les sociétés industrielles. Sur le *Capitaine-Paul-Lemerle*, voir : Germaine Krull, Jacques Remy, *Un voyage. Marseille-Rio 1941*, Stock, Paris, 2019. Le livre comprend une sélection des dessins que Vlady a réalisés pendant le voyage.

<sup>87</sup> Victor Serge, *Mémoires d’un révolutionnaire*, Lux Éditeur, Québec, 2017, p. 257. Édition électronique : [https://funambule.org/lectures/anarchisme/Victor%20Serge/Memoires%20d%27un%20revolutionnaire%20-%20\(Victor%20Serge\).pdf](https://funambule.org/lectures/anarchisme/Victor%20Serge/Memoires%20d%27un%20revolutionnaire%20-%20(Victor%20Serge).pdf) ; Vlady, témoignage cité.

était alors un jeune intellectuel inconnu, directeur de la revue locale *Tropiques*<sup>88</sup>. Subjugué par ce « délire végétal » qui enflamme la jungle tropicale, Breton écrit *Martinique, charmeuse de serpents*, un livre richement illustré par André Masson, dans lequel il dresse un portrait enthousiaste de Césaire<sup>89</sup>. Grâce au poète antillais, Lam a redécouvert sa propre négritude et a radicalement changé sa façon de peindre sous l'influence du poète martiniquais.

Quelque temps plus tard, Granell dira ce qui suit à propos de l'œuvre du peintre cubain : « Le surréalisme atteint chez Lam l'un de ses plus hauts sommets, ainsi que l'une de ses aspirations légitimes. Cette mystérieuse conjonction du magique et du réel, du matériel et de l'immatériel, du sensible et du confirmé, du rêvé et du vécu... Un monde insoupçonné dans lequel on voit que la lune est un cerf-volant et on assiste aux Noces chimiques ; on entend le cri de l'Oiseau Rock, et où se présente un étonnant défilé, merveilleux de terreur et d'amour poétique, des êtres antillais les plus angélico-démoniaques (éblouissants, éblouis) vus jusqu'à aujourd'hui »<sup>90</sup>.

C'est ainsi que les surréalistes sont arrivés à la mer des Caraïbes, « avec leur poésie écrite ou peinte, peu importe », note Granell, et la volonté de prolonger ces voyages de l'esprit qu'ils proclamaient tant, mais aussi avec l'incertitude du destin qui les attendait<sup>91</sup>. Quelques mois après l'assassinat de Trotski par Ramón Mercader, ils étaient bien conscients que prendre de la distance avec les menaces de la guerre d'Hitler ne leur garantissait pas « d'échapper aux rôdeurs criminels du stalinisme »<sup>92</sup>. Curieusement, Mark Polizzotti, auteur de la biographie la plus complète de Breton, mentionne à peine la visite du poète à Saint-Domingue<sup>93</sup>, que nous connaissons grâce à l'interview que Granell a réalisée avec lui au Palace Hôtel de Ciudad Trujillo et qui fut publiée dans *La Nación* :

– Tu es toujours surréaliste ? lui demanda Granell.

– Je suis toujours surréaliste, lui répondit Breton. Et je ne sais pas, par ailleurs, comment je pourrais cesser de l'être sans renoncer à mon identité. (...) L'ambition du surréalisme est de résoudre dialectiquement toutes les antinomies qui s'opposent à la marche de l'homme : réalité et rêve, perception et représentation, raison et folie, passé et futur, vie et mort, etc.<sup>94</sup>

L'entretien a également porté sur la grave situation politique en France. Comme on le sait, la défaite militaire de 1940 avait conduit à la division du pays en deux parties : le Nord, dont Paris, était occupé par les Allemands, tandis que dans le Sud, le maréchal Pétain avait installé un régime pronazi haineux, sous le sinistre slogan de la « révolution nationale », qui signifiait la mort de la liberté. Breton s'inquiète du sort de Picasso, Péret, Prévert et d'autres artistes qui n'ont pas encore réussi à quitter la France. Malgré cela, et malgré ce « voile sombre et

<sup>88</sup> E. F. Granell, "La aventura surrealista en las Antillas", in : AA VV, *El surrealismo entre el viejo y el nuevo mundo*, Centro Atlántico de Arte Moderno, Las Palmas de Gran Canaria-Madrid, 1989, p. 97.

<sup>89</sup> André Breton, *Martinique charmeuse de serpents*, avec textes et illustrations d'André Masson, Paris, Le Sagittaire, 1948.

<sup>90</sup> E. F. Granell, *La Nación*, 1946. Désormais in : "El estudio y los amigos de Granell", disponible en ligne sur <https://www.fundacion-granell.gal/2005/01/03/el-estudio-y-los-amigos-de-granell/>

<sup>91</sup> E. F. Granell, *op. cit.*, pp. 96-97.

<sup>92</sup> *Ibidem*.

<sup>93</sup> Mark Polizzotti, *Revolución de la mente. La vida de André Breton*, FCE, Mexico, 2009, p. 484. Éd. française : *André Breton*, Paris, Gallimard, 1999.

<sup>94</sup> Emmanuel Guigon et George Sebbag, *Los Granell de André Breton. Sueños de una amistad. Epistolario*, ed. Museo de Pontevedra Sexto edificio, Pontevedra, 2010, p. 36. Maintenant disponible sur : <https://es.scribd.com/document/369289950/Los-Granell-de-Andre-Breton-pdf-pdf>. La date de publication donnée, le 21 mai, est manifestement erronée puisque le navire *Presidente-Trujillo* est arrivé le 23.

immense qui enveloppait le pays », il n'est pas trop pessimiste quant à l'avenir, croyant que l'esprit libertaire de la culture française va s'épanouir à nouveau à la fin de la guerre. Quant à celui du surréalisme, il pense que son centre vital va désormais se déplacer de Paris vers l'Amérique. Les deux hommes ont passé des journées entières à discuter au café, car le poète dut rester un peu plus longtemps à Ciudad Trujillo pour attendre Masson, qui ne pouvait pas quitter la Martinique<sup>95</sup>.

Il est clair que la rencontre avec Breton a profondément marqué Granell : en 1946, à l'occasion de la deuxième visite du fondateur du surréalisme à Ciudad Trujillo, il le définit comme « une immense figure de notre époque » et, à sa mort (1966), il écrira à sa dernière épouse, la Chilienne Elisa Bindhoff, que « la joie d'avoir rencontré André Breton a été l'événement moral et intellectuel le plus extraordinaire de ma vie, et rien ne m'a apporté plus de satisfaction que l'amitié qu'il a eu la gentillesse de me donner »<sup>96</sup>. Pour sa part, l'auteur de *L'Amour fou* a déclaré : « C'est sur le continent américain que de loin la peinture me semble avoir lancé ses plus belles gerbes lumineuses à retardement : Ernst, Tanguy, Matta, Donati, Gorky à New York ; Lam à Cuba ; Granell en République dominicaine ; Francès, Carrington, Remedios au Mexique ; Arenas, Caceres au Chili »<sup>97</sup>.

En ce printemps 1941, un autre événement marque Granell : le début d'une solide amitié avec Victor Serge, qui reste à Ciudad Trujillo jusqu'à la fin du mois d'août dans l'attente de visas de transit pour arriver au Mexique. Les deux hommes ne se connaissaient que par lettres. En 1933, le Galicien avait protesté avec véhémence contre l'arrestation de l'écrivain russo-belge à Leningrad<sup>98</sup> et, à la fin de la guerre civile, il avait rencontré Vlady à Paris. Il existe une lettre d'août 1940 dans laquelle Serge répond aux questions de Granell sur l'assassinat de Trotski<sup>99</sup>. Il est maintenant très désireux de rencontrer personnellement le vétéran révolutionnaire, un ancien collaborateur de *La Batalla* qui jouit d'un solide prestige parmi les militants du POUM. Les entretiens entre les deux hommes ont conduit à une autre interview, également pour *La Nación*, dont les archives du Centre Vlady conservent le manuscrit<sup>100</sup>.

Serge y réfléchissait à sa condition d'écrivain français, mais russe d'origine, nourri de deux cultures profondément différentes et de multiples expériences historiques. Il y rappelait également sa participation aux événements révolutionnaires en Russie, qu'il avait décrits dans plusieurs ouvrages historiques et littéraires, dont certains existaient en espagnol : *El año I de la revolución rusa*, *La Ojrana*, *Los hombres en la cárcel*, *El nacimiento de nuestra fuerza*.

---

<sup>95</sup> E. F. Granell, "La aventura surrealista...", *op. cit.*, p. 98.

<sup>96</sup> Eugenio Fernández Granell, "Saludo a André Breton", *La Nación*, Ciudad Trujillo, 24 février 1946. Désormais in : E. Guigon et G. Sebbag, *op. cit.*, p. 38 ; lettre de E. Granell à Elisa Breton, datée de 1966, p. 138.

<sup>97</sup> Déclarations de Breton à Jean Duché, *Le Littéraire*, 5 octobre 1946 ; in : E. Guigon et G. Sebbag, "Eugenio Granell & André Breton", *Los Granell de André Breton*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>98</sup> Eugenio Fernández Granell, "Notas", *Comunismo*, n° 29, octobre 1933. Désormais in : *Artículos políticos*, *op. cit.*, pp. 92-95. Dans le même texte, Granell dénonce les déclarations de l'ancien surréaliste Louis Aragon en défense de l'arrestation de Serge.

<sup>99</sup> Serge à Granell, 23 août 1940. Dans *Correspondencia...*, *op. cit.*, p. 74.

<sup>100</sup> Archives du Centre Vlady, fonds Victor Serge. Le manuscrit en français porte le titre « Pour *La Nación* », et la date du 26 mai 1941, qui est vraisemblablement sa date de livraison, mais nous ne connaissons pas la date de publication. Il manque dans la transcription certaines des questions de Fernández Granell, mais toutes les réponses de Serge y sont.

Il ajoutait que, peu avant de quitter la France, il avait terminé *Portrait de Staline*, dont Costa-Amic venait de publier la traduction à Mexico<sup>101</sup>. Dans ce livre qui constitue, avec celui de Boris Souvarine<sup>102</sup>, une des premières tentatives de critique interne du bolchevisme, Serge avertissait que « les révolutionnaires réaliseront un jour qu'ils ont construit un despotisme totalitaire » et dénonçait l'immense erreur d'avoir rejeté les avertissements prophétiques formulés par Rosa Luxemburg en 1918 depuis une prison allemande : « Il ne fait aucun doute que les institutions démocratiques, comme toutes les institutions humaines, ont leurs défauts et leurs limites, mais le remède inventé par Lénine et Trotski, qui consiste à supprimer la démocratie en général, est pire que le mal »<sup>103</sup>.

L'autre partie de l'interview portait sur l'évolution de la guerre. Un mois avant le début de l'opération Barbarossa, alors que l'URSS n'était pas encore en guerre contre l'Allemagne et que Staline refusait de considérer l'invasion comme imminente<sup>104</sup>, l'écrivain russo-belge prévenait que les victoires des nazis « font peser sur l'URSS une terrible menace pour l'avenir ». Il admettait que le pays avait une bonne armée, avec des chars et de l'aviation, mais il soulignait le manque de leadership et de cadres intermédiaires, puisque tous ses dirigeants avaient été exécutés lors des purges de 1937-1939. Ainsi, Staline détenait le pouvoir total, à la manière du « Führer et du Duce, dans un pays intérieurement faible et dévasté par les contradictions sociales, c'est-à-dire par le conflit entre la bureaucratie et le peuple ».

À partir du 5 juin 1941, l'écrivain et son fils furent les hôtes des Granell jusqu'à la fin août, date à laquelle ils partirent tous les deux pour Cuba, puis le Mexique, leur destination finale<sup>105</sup>. Après de nombreux mois d'épreuves et de sacrifices, le père et le fils jouissaient maintenant d'un peu de paix : « Nous avons une chambre austère mais propre dans une maison entourée d'arbres, située près du centre historique de Ciudad Trujillo », écrit Serge à Laurette<sup>106</sup>. Vlady dessinait et l'écrivain écrivait ou conversait avec les Granell, impressionné par le récit de leur odyssée espagnole : « Nos amis sortent d'une période de luttes incroyables et sont terriblement maigres »<sup>107</sup>.

Le 23 juin 1941, la nouvelle de l'invasion de l'URSS par les nazis se répand comme une traînée de poudre dans le monde entier et atteint également Ciudad Trujillo. Serge écrit à Laurette : « Vlady et moi vivons les événements en Russie comme si nous y étions : nous avons les visages et les terres devant nous. Nous ne voyons que trop clairement ce que c'est et ce que ce sera. Ce sera une guerre des plus atroces ; les victimes seront innombrables. Nous voyons la défaite, le naufrage et la résurrection dans la douleur. Le dénouement viendra plus vite qu'on ne peut le penser »<sup>108</sup>.

---

<sup>101</sup> Victor Serge, *Retrato de Stalin*, Ediciones Libres, Mexico, 1940. La maison d'édition – et celle qui lui a succédé, Ediciones Quetzal – a été animée par Bartomeu Costa-Amic et Julián Gorkin, tous deux du POUM, et par les Mexicains José Muñoz Cota et Ermilo Abreu. Édition originale : Victor Serge, *Portrait de Staline*, Grasset, Paris, 1940.

<sup>102</sup> Boris Souvarine, *Staline. Aperçu historique du bolchevisme*, Éditions Ivrea, Paris, 1992 [première édition : Plon, 1935].

<sup>103</sup> V. Serge, *Retrato de Stalin*, *op. cit.*, pp. 60-61.

<sup>104</sup> Staline n'a jamais donné foi aux nombreuses dépêches sur l'imminence de l'invasion nazie de l'URSS envoyées par les espions Richard Sorge depuis Tokyo et Léopold Trepper depuis l'Europe. Voir : Stephen Kotkin, *Stalin. Waiting for Hitler*, 1929-41, Penguin Books, New York, 2017, pp. 874-79.

<sup>105</sup> Victor Serge et Laurette Séjourné, *op. cit.*, p. 47.

<sup>106</sup> La description de la maison Granell se trouve dans l'ouvrage cité, pp. 47, 64, 73 et 87.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 57.

En quelques semaines et sans autre information que les dépêches de presse, l'écrivain a ensuite rédigé l'essai *L'Empire nazi contre le peuple russe*, l'une des premières tentatives d'évaluation des résultats de l'opération Barbarossa, fondée sur une analyse militaire et sociale des forces en présence<sup>109</sup>. Reprenant ce qu'il avait déjà noté dans son *Staline*, Serge souligné le parallèle entre le totalitarisme d'Hitler et celui de Staline au-delà du culte du chef : l'instauration dans les deux pays d'une dictature bureaucratique et policière incluant l'abolition des droits de l'homme et des droits du travailleur les plus élémentaires<sup>110</sup>.

Bien qu'à l'époque, de nombreux chroniqueurs considéraient la victoire nazie comme inévitable, Serge n'écartait pas cette possibilité, mais il croyait leur défaite plus probable, prédisant que l'hiver russe bloquerait « l'envahisseur sur les terres conquises, dans les villes détruites ou jetées dans une misère effroyable, sans pain ni combustible »<sup>111</sup>. Sa conclusion sur l'avenir était prophétique, bien que peu encourageante : « Si le stalinisme parvient à tenir bon, il constituerait un danger pour la nouvelle Europe car il continuerait à tout pervertir »<sup>112</sup>.

Le fait est que, comme les poumistes, l'écrivain russo-belge appartenait à ces minorités militantes composées d'anarchistes, de socialistes révolutionnaires et de marxistes indépendants (de Moscou) qui, dans ces années tragiques de grande confusion politique, ne se sont pas laissés éblouir par la rhétorique soviétique de la « patrie du socialisme ». Malgré des divergences et des désaccords, parfois importants, certains, dont Serge lui-même, pensaient que le stalinisme n'était pas né avec la montée au pouvoir de Staline, mais était le fruit d'un processus historique, politique et social qui avait eu lieu en Russie après la bureaucratisation de la révolution d'Octobre et la défaite de la révolution en Europe.

Il n'y avait pas de ligne directe entre Trujillo City et le Mexique et, après une tentative ratée d'atteindre Cuba via Haïti, Serge et Vlady s'envolèrent pour La Havane le 24 août 1941. Le 2 septembre, depuis la capitale cubaine, l'écrivain adressa une lettre à « Amparo, Eugenio, Natalie » pour les remercier de leur hospitalité : « Grâce à vous, [Vlady et moi] ne nous sommes jamais sentis seuls. Nous trouvons chez vous une sorte d'intimité et une compréhension si amicale que cela me surprend un peu. Gardez-nous, à tout moment, comme vos fidèles amis »<sup>113</sup>. Le 5, après un voyage qui durait depuis mars, Serge et Vlady atterrirent finalement à l'aéroport Benito Juarez de Mexico<sup>114</sup>.

Granell tenta également d'émigrer au Mexique, mais le projet n'ayant pas abouti, il demeura en République dominicaine pendant quelques années encore<sup>115</sup>. Il continua à collaborer au journal *La Nación* en tant que responsable culturel, analyste de guerre et éditorialiste. Il confirma surtout sa vocation artistique. À partir de 1943, il participe au comité de rédaction de *La poesía sorprendida*, revue (et maison d'édition) surréaliste, à laquelle il livre des vignettes, des poèmes

---

<sup>109</sup> Victor Serge, *Hitler contra Stalin*, Ediciones Quetzal, Mexique, 1941, p. 9. Écrit en français, le livre fut immédiatement traduit par le poumiste Enrique Adroher "Gironella" et publié à la fin de l'année. L'introduction de Serge est datée du mois d'août, à Ciudad Trujillo.

<sup>110</sup> *Ibid.*, pp. 117-121.

<sup>111</sup> *Ibid.*, pp. 214 et 217.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>113</sup> V. Serge dans E. F. Granell, *Correspondencia...*, op. cit., p. 80.

<sup>114</sup> Pour un compte rendu du voyage, voir : Claudio Albertani, "El último exilio de un revolucionario", in : Philippe Ollé-Laprune (sélection et avant-propos), *Tras desterrados*, FCE, Mexico, 2010, pp. 11-35.

<sup>115</sup> V. Serge à E. F. Granell, 23 octobre 1941, archives numériques du Centre Vlady.

et des critiques littéraires. En 1942, il participe à une exposition collective<sup>116</sup> et, en 1943, il organise à la Galería Nacional de Bellas Artes sa première exposition individuelle qui fait sensation.

Mariano Lebrón Savignón, historien renommé de la culture dominicaine, écrit à ce sujet des mots qui méritent d'être longuement cités : « Lorsque la première exposition d'Eugenio Fernández Granell, l'Espagnol tourmenté qui vivait avec nous, eut lieu en septembre 1943, il y eut une confusion générale qui culmina en une explosion délirante. Les béotiens riaient de bon cœur, les plus conservateurs se contentaient d'un imperceptible dégoût, tandis que d'autres groupes, les habitués, lâchaient une série de jurons étouffés par leur indignation. Et pourquoi tout cela ? Parce que c'était la première nouvelle exposition à se tenir dans le pays depuis longtemps ; parce que le peintre, dont l'âme était déchirée par une angoisse lacrymogène, par une douleur humaine désespérée, l'avait ouverte, laissant couler ces rapports matériels de douleur et de beauté qui peuplaient les méandres de ses rivières oniriques »<sup>117</sup>.

Ces expositions ont été suivies de beaucoup d'autres. En 1944, Granell publie *El hombre verde*, une anthologie d'histoires surréalistes, illustrée par lui-même<sup>118</sup>. Selon la critique d'art Jeannete Miller, Granell a été le grand introducteur du surréalisme dans la peinture dominicaine. « Dans son travail, la présence de la magie antillaise est évidente et son maniement de la couleur est également caribéen. Nous pouvons affirmer que l'île a été un grand stimulant pour Granell. Son travail pictural a été catalogué comme faisant partie du surréalisme antillais et il a été un promoteur insistant de l'importance que les Antilles ont joué dans le mouvement surréaliste international. Son influence reste vivante dans l'œuvre de nombreux artistes dominicains après lui »<sup>119</sup>. Une autre auteure, Estele Irizarry, signale la correspondance entre les créations picturales et littéraires de Granell, en même temps qu'elle met en valeur son adhésion pleine et consciente au mouvement animé par André Breton. Analysant *Isla cofre mítico*<sup>120</sup>, un roman aujourd'hui considéré comme un exemple remarquable de surréalisme littéraire, Irizarry précise que notre auteur n'a pas suivi une mode ou un credo esthétique, mais a assumé le mouvement comme une philosophie totale, dont le but était la liberté absolue<sup>121</sup>.

De retour à Paris en 1946, Breton lui-même déclare au *Figaro littéraire* que la grande révélation de la peinture moderne est E. F. Granell, résident de Saint-Domingue<sup>122</sup>. L'artiste plastique qui s'était forgé sur l'île est le créateur d'une œuvre liée à la peinture espagnole contemporaine (Juan Gris, Picasso, Miró, Dalí...) et à

---

<sup>116</sup> L'exposition « Modern Spanish Painters » eut lieu à la résidence du chef de la légation des États-Unis en République dominicaine.

<sup>117</sup> Cité dans : *Artistas españoles en la Colección Bellapart. Ecos de la vanguardia europea*, Musée Bellapart, Saint-Domingue, 2007, p. 108.

<sup>118</sup> E. F. Granell, *El hombre verde*, Ediciones La poesía sorprendida, Ciudad Trujillo, , 1944.

<sup>119</sup> Jeannete Miller, « L'exil républicain espagnol et ses contributions à la modernité dans l'art dominicain », in : Reina C. Rosario Fernández, *El exilio republicano español en la sociedad dominicana*, Seminario Internacional, mars 2010, Editora Búho, Santo Domingo, 2010, p. 174.

<sup>120</sup> Eugenio Granell, *Isla cofre mítico*, Ediciones Libertarias, Madrid, 1995 (première édition: Editorial Caribe, Porto Rico, 1951).

<sup>121</sup> Estele Irizarry, «La inventiva surrealista de E. F. Granell», <http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/la-inventiva-surrealista-de-e-f-granell-0/html/>

<sup>122</sup> Juan Andrade à E. F. Granell, 21 mars 1948, *Correspondencia...*, op. cit., p. 100. Dans *Entretiens* (Gallimard, Paris, 1969, p. 246), Breton mentionne Granell comme l'exposant du surréalisme en République dominicaine.

De Chirico, dans laquelle la luminosité des tropiques se mêle à des visions oniriques, des êtres humains, des végétaux et des animaux qui donnent vie à une mythologie fantastique. En même temps, et dans la meilleure tradition surréaliste, il a créé une prose empreinte d'un humour très fin, saturée de poésie et d'images de mondes intérieurs et de rêves.

### Les années guatémaltèques

Granell finit par être submergé par la dictature de Trujillo. Le 10 janvier 1945, il exprime l'espoir d'émigrer au Mexique le plus rapidement possible : « Je ne peux pas continuer ici plus longtemps. Outre la limitation de la vie à laquelle on est contraint dans un environnement extrêmement pauvre et sans perspectives, il y a l'asphyxie intolérable d'un environnement auquel même les informations les plus candides provenant de l'extérieur n'ont pas accès »<sup>123</sup>. Il a écrit la même chose à Breton : « Dans les conditions de vie doublement difficiles d'ici, en raison de l'isolement forcé auquel nous soumet la censure, nous pensons déménager au Mexique à la fin de cette année »<sup>124</sup>.

Le projet ne s'est jamais concrétisé. À la fin de 1946, après avoir refusé de signer une lettre d'adhésion au régime de Trujillo, Granell et sa famille se sont installés en toute hâte au Guatemala où ils sont restés jusqu'aux premiers jours de 1950. À cette époque, notre peintre, musicien, écrivain et journaliste avait une longue expérience des guerres, de l'exil et de la persécution. De nombreuses années plus tard, il se souviendra : « De la République dominicaine, je suis allé au Guatemala, un désir que Cervantes ne put satisfaire. J'ai rencontré de vieux amis exilés. L'histoire se permet des traits humour comme cela. J'ai eu la chance de fréquenter le peintre Carlos Mérida et la poétesse costaricienne Eunice Odio, tous deux passionnés par la condition surréaliste. J'ai également fait connaissance avec le poète Luis Cardoza y Aragón, dont j'ai édité le livre *Pequeña sinfonía del nuevo mundo* »<sup>125</sup>.

Les premiers pas furent d'autant plus encourageants que le Guatemala vivait, depuis octobre 1944, cette décennie démocratique qui se caractérisait, entre autres choses, par une grande ouverture dans le domaine culturel. Quelques semaines plus tard, un Granell enthousiaste écrivait au fondateur du surréalisme : « Nous sommes au Guatemala depuis près de deux mois, où j'ai inauguré une exposition le 10 de ce mois, pour laquelle notre ami Benjamin Péret a bien voulu écrire le prologue du catalogue auquel je joins cette lettre »<sup>126</sup>. Écrivant depuis le Mexique, Péret, après avoir défini Granell comme un peintre de grandes envolées qui trouve son inspiration dans son univers intérieur, ajoute que, de ce côté-ci de l'Atlantique, il a élargi son regard vers de nouveaux horizons, mentionnant notamment deux toiles de production récente : *Cabeza de indio* (Tête d'indien) et *Mujeres jugando* (Femmes au jeu)<sup>127</sup>.

Breton lui répondit en invitant notre personnage à participer à l'Exposition internationale du surréalisme, qui allait se tenir à la galerie Maeght à Paris en mai

<sup>123</sup> E. F. Granell à B. Costa-Amic, 10 janvier 1945, *Correspondencia...*, op. cit., p. 89.

<sup>124</sup> E. F. Granell à A. Breton, août 1946, in : *Los Granell de Breton*, op. cit., p. 90.

<sup>125</sup> E. F. Granell, "La aventura surrealista...", op. cit. p. 99.

<sup>126</sup> E. F. Granell à A. Breton, 14 décembre 1946, in : *Los Granell de Breton*, op. cit., p. 92.

<sup>127</sup> Texte daté du Mexique, 28 novembre 1946. B. Péret, *Œuvres complètes*, op. cit., tome 6, p. 308. Le septième volume comprend seize lettres du poète à Granell. Une traduction en galicien de cette correspondance se trouve dans María Lopo, "Misivas de bucaneiros. A correspondencia entre Eugenio Granell e Benjamin Péret", *Moenia*, n° 16, 2010. Disponible à l'adresse suivante : <https://minerva.usc.es/xmlui/bitstream/handle/10347/5628/2%20Lopo.pdf?sequence=1&isAllowed=y>

1947, ce qui légitima Granell en tant que membre de la deuxième génération du mouvement<sup>128</sup>. Dans le même temps, il entama une intense activité politico-culturelle dans le pays du quetzal : il travailla au journal *Mediodía*, exerça comme enseignant à l'Escuela de Artes Plásticas, fut animateur à Radio Nacional de Guatemala, fut nommé attaché de presse de la légation de la République espagnole. Et, bien sûr, il peignit et écrivit.

Son appréciation sur le pays était plutôt enthousiaste : « Depuis mon arrivée au Guatemala, il m'a été possible de réaliser un excellent travail parmi les jeunes artistes locaux. Il y a deux sculpteurs et deux peintres dont le travail me semble être du plus grand intérêt. Maintenant, nous essayons (nous avons essayé pendant longtemps et nous avons finalement atteint notre objectif) de publier une revue. Je pense que tout ira bien. Il serait très intéressant pour nous que vous nous indiquiez comment obtenir les meilleures informations possibles sur l'activité surréaliste internationale »<sup>129</sup>.

Sous la direction de Mario Monteforte Toledo, le premier numéro de la revue en question, *Agear*, organe du groupe politique culturel du même nom, parut en décembre 1948. Granell y publia "El surrealismo y la libertad" et, dans le numéro suivant (janvier 1949), "*Oscuridad a medio día*, el libro de Arthur Koestler", une critique du célèbre roman sur les procès de Moscou qui ont marqué la rupture de l'écrivain avec le communisme<sup>130</sup>. Selon la compilation réalisée par Arturo Taracena, pendant les trois ans à peine où il vécut au Guatemala (novembre 1946-janvier 1950), Granell collabora aux publications suivantes : *Revista de Guatemala*, *Revista del maestro*, *Saker-ti et Viento Nuevo*, ainsi qu'aux journaux *El Imparcial* et *El Nacional* (ce dernier mexicain). Il fut membre de l'AGEAR et de l'APEBA. Son activité politico-culturelle s'est donc développée dans le domaine des revues et des institutions nées à cette époque ou identifiées comme partisans de la révolution d'octobre 1944.

Parmi les personnes qui le marquèrent, outre Carlos Mérida et Eunice Odio, il y eut Monteforte Toledo, le futur prix Nobel Miguel Ángel Asturias et Bartomeu Costa-Amic qui, invité par le gouvernement d'Arévalo à prendre en charge la maison d'édition du gouvernement (grâce à l'intermédiation du poète Otto-Raúl González, alors attaché culturel au Mexique<sup>131</sup>), s'installa au Guatemala le 28 août 1948 et demeura dans le pays jusqu'en 1954, date à laquelle il s'en retourna précipitamment au Mexique après le coup d'État de Castillo Armas<sup>132</sup>.

Bartomeu Costa-Amic publia au Mexique (1946) la première édition de *El señor presidente*<sup>133</sup> de Miguel Ángel Asturias, un roman emblématique de la littérature latino-américaine qui dénonce les mécanismes du pouvoir absolu en s'inspirant de la dictature de Manuel Estrada Cabrera. Costa-Amic avait cependant commis, aux yeux de certains, un péché impardonnable : il avait été membre de la délégation

<sup>128</sup> A. Breton à E. F. Granell, 12 janvier 1947, in: *Los Granell de Breton*, op. cit., p. 96.

<sup>129</sup> A. Breton à E. F. Granell, 18 juin 1948, *ibid.*, p. 101.

<sup>130</sup> Le titre du roman en anglais est *Darkness at Noon*. En espagnol, le livre de Koestler fut édité sous le titre *Oscuridad a medio día*, mais il est plus connu sous son titre français : *Le Zéro et l'infini* (Calmann-Lévy, 1940, pour la première édition). Dans *La polémica entre el pintor Eugenio Fernández Granell...*, op. cit., Taracena les cite par deux fois comme s'il s'agissait de deux romans différents (pp. 46 et 119).

<sup>131</sup> Témoignage d'Otto-Raúl González. Cité dans Miguel Ángel Asturias, *El señor presidente*, édition critique de Gerald Martin, Edición del Centenario, Colección archivos, Universidad de Costa Rica, Madrid, 2000, p. 41.

<sup>132</sup> E. F. Granell, *Correspondencia...*, op. cit. p. 110.

<sup>133</sup> La première édition française de ce livre, qui reçut le prix du « meilleur livre étranger », date de 1952. Elle parut chez Bellenand, sous le titre *Monsieur le Président*. Nombreuses rééditions.

poumiste qui, en octobre 1936, avait négocié l'asile politique pour Léon Trotski avec le président Lázaro Cárdenas<sup>134</sup>.

Comme si cela ne suffisait pas, une fois installé au Mexique, il avait publié, des livres politiquement incorrects, le *Retrato de Stalin* et *Hitler contra Stalin*, de Victor Serge, et *Caníbales Políticos*, de Julián Gorkin, sur le rôle désastreux des Soviétiques pendant la révolution espagnole. Il avait également été rédacteur en chef du magazine *Mundo*, organe de Socialismo y Libertad, un mouvement résolument antitotalitaire largement animé par des exilés poumistes<sup>135</sup>. Malgré ce qui précède, ou plutôt grâce à ce qui précède, Costa-Amic se mit résolument au service de la cause démocratique en réalisant un travail éditorial titanesque, qui n'est toujours pas valorisé à sa juste dimension<sup>136</sup>.

Pendant les six années et deux jours qu'il passa au Guatemala, Costa-Amic créa les collections suivantes : *Contemporáneos* (40 titres jusqu'à la fin de 1953) ; *Libro Escolar* (15 titres) ; *Científico-Pedagógica* (10 titres) ; *Documentos* (10 titres) et *Biblioteca Popular 20 de Octubre* (50 titres). Cette dernière collection s'était spécialisée dans la réimpression d'ouvrages historiques et la publication en espagnol de travaux anthropologiques et archéologiques réalisés par des chercheurs étrangers. De retour à Mexico après son expulsion du Guatemala en juillet 1954, il continua à l'alimenter – sous le titre *Biblioteca Guatemalteca de Cultura Popular* – à partir du volume 51. Par ailleurs, l'éditeur catalan se consacra à la publication d'œuvres importantes de l'exil guatémaltèque comme *Cómo opera el capital yanqui en Centroamérica* d'Alfonso Bauer Paiz, publié en 1956<sup>137</sup>. Ce qui précède prouve que Bartomeu Costa-Amic a servi la cause de la démocratie guatémaltèque même après son retour au Mexique.

Revenons-en à Granell... Sa contribution la plus significative au cours de ces années est, outre une grande œuvre picturale<sup>138</sup>, *Arte y artistas en Guatemala*, un essai de 1949 consacré aux arts visuels, à la musique et à la littérature<sup>139</sup>. Ce n'est pas un texte universitaire. Il s'agit plutôt d'un hymne au pays, à sa culture et à la civilisation maya. Il est composé en contrepoint et constitue un recueil de notes et d'observations personnelles débordant de joie, d'admiration et d'humour, tout à fait dans le style de son auteur. Dans la continuité de Breton et de Péret, Granell affirme qu'« il n'y a pas deux sortes de poésie, il n'y en a qu'une. Un tableau est un poème et un poème est un tableau. On ne lit pas les pages ou on ne contemple pas les images avec des lunettes graduées, mais avec la graduation plus élevée et plus intime des lunettes de l'âme » (p. 68).

---

<sup>134</sup> Bartomeu Costa-Amic, *León Trotsky y Andreu Nin, dos asesinatos del stalinismo*, Altres Costa-Amic/Costa-Amic Editores, S. A., Mexico, 1994 ; Fabienne Bradu, "Bartomeu Costa-Amic", *Vuelta*, n° 253, Editorial Mexico, déc. 1997.

<sup>135</sup> Voir Claudio Albertani, « Le groupe Socialismo y Libertad. L'exil anti-autoritaire d'Europe au Mexique et la lutte contre le stalinisme (1940-1950) », *Revue Agone*, n° 43, 2010, pp. 241–261.

<sup>136</sup> Juan Fernando Cifuentes, "Desaparece José de Pineda Ibarra. Poco se ha dicho del cierre de la Editorial del Ministerio de Educación, una herencia de la década revolucionaria 1944-1954", *Revista D.*, n° 49, Prensa Libre, Guatemala, 12 juin 2005.

<sup>137</sup> Lettre de Arturo Taracena à Claudio Albertani, 27 juin 2004.

<sup>138</sup> L'une des toiles les plus significatives de cette période, *El torito soñador*, fait partie de la collection du Patrimonio Nacional de Guatemala au Museo Nacional de Arte Moderno "Carlos Mérida", [https://www.museocarlosmerida.org/Libro\\_ArteCarlosMerida\\_Digital.pdf](https://www.museocarlosmerida.org/Libro_ArteCarlosMerida_Digital.pdf)

<sup>139</sup> Réimpression : Eugenio Fernández Granell, *Arte y artistas en Guatemala*, Ollero y Ramos Editores, Madrid, 2012.

Le livre est également très polémique. Il exprime un rejet absolu du réalisme socialiste – que Breton qualifiait de « moyen d’extermination morale »<sup>140</sup> –, courant esthétique qui exalta les gloires artistiques du communisme soviétique. L’auteur insistait : l’art ne pouvait pas être un simple instrument de propagande politique. En cela Luis Cardoza et, en Europe, un écrivain indépendant comme Albert Camus et même Jean-Paul Sartre, un compagnon de route notoire du stalinisme, étaient d’accord. En bon surréaliste, Granell ne voulait pas apporter l’art au peuple (p. 101), mais amener le peuple à l’art. Après tout, notait-il sarcastiquement, la différence entre l’art réaliste bourgeois et l’art réaliste prolétarien est fort petite : le premier représente des bourgeois assis ; le second peint des prolétaires debout. La différence se résume à une chaise (p. 121).

Quoi qu’il en soit, le livre ressemble à une toile impressionniste de l’immense richesse culturelle du Guatemala à un moment spécifique de son histoire cruelle et douloureuse. Les créateurs avec lesquels Granell est entré en contact sont énumérés, non seulement ceux qui lui étaient proches, comme ceux mentionnés ci-dessus et d’autres, mais aussi des personnes comme Otto-Raúl González, membre de *Saker-ti*, et Luis Cardoza y Aragón lui-même, avec qui il avait des divergences politiques évidentes. À propos du premier, il note : « La poésie sociale d’Otto-Raúl González n’emprunte pas aux circonstances, mais exprime toujours l’intime. Ainsi, même en étant, si vous voulez, sociale, c’est heureusement de la poésie qu’il fait. Le risque existe toujours. Mais la décision poétique de González est si ferme que lorsqu’il aura fini d’évacuer son indigestion sociale, pour reprendre l’expression picassienne, d’autres merveilleuses préoccupations inclassables jailliront de l’encre humide de sa plume »<sup>141</sup>.

Cardoza est défini comme « un bel esprit américain » et « un grand poète surréaliste [qui] prend parfois le fusil du social comme tant de pacifistes ont pris le fusil du combat. Mais le fusil finit presque toujours par lui brûler les mains. On remarque que les mains sensibles de sa poésie brûlent au contact de la machine à tirer. La poésie se noie dans le stand de tir ». Il ajoute : « Luis Cardoza y Aragón faisait partie du groupe des surréalistes purs et durs. Puis le groupe se divisa. Je n’en suis pas sûr, mais je pense qu’il est du côté de ceux qui, à un certain moment, ont préféré le bonapartisme de l’artillerie à l’artillerie esthétique d’Apollinaire et de Rousseau. Aux côtés de Paul Éluard et de Louis Aragon, par exemple, comme ceux qui ont fui le refuge poétique pour un autre type de refuge. Je ne veux pas dire que Cardoza a adopté une attitude définitive à cet égard »<sup>142</sup>. Granell ajoute que, « si je n’éprouvais pas une grande admiration pour l’œuvre poétique de Cardoza y Aragon, je n’aurais rien dit de ce que j’ai dit »<sup>143</sup>. Il s’agit donc d’une critique amicale, bien que certainement ironique, car, dans cette scission, Cardoza sympathisait, comme nous le verrons, avec Éluard et Aragon, tous deux convertis au stalinisme, et non avec Breton et Péret qui, eux, demeurèrent fidèles à l’esprit originel du surréalisme jusqu’à la fin. Souvenons-nous qu’en réponse à *L’Honneur des poètes*, un recueil de poèmes dont Éluard avait été le collecteur et qui avait été publié clandestinement en France pendant l’occupation nazie (juillet 1943), Benjamin Péret avait publié au Mexique, en février 1945, *Le Déshonneur des poètes*<sup>144</sup>, une défense passionnée de la nature subversive de la poésie et une dure invective

<sup>140</sup> André Breton, *La Clé des champs*, Pauvert, Paris, 1967, p. 335.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>142</sup> *Ibid.*, pp. 65-66.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>144</sup> En version PDF sur <https://www.site-magister.com/peret-deshonneur.pdf>

contre les bardes novices du nationalisme<sup>145</sup>. Pour sa part, un autre écrivain antistalinien de premier plan, Jean Malaquais, avait publié, également au Mexique, un libelle au vitriol contre Aragon<sup>146</sup>.

Il convient d'ajouter quelque chose sur le destin de *Arte y artistas en Guatemala*, un essai que Taracena lui-même décrit comme « merveilleux » malgré la profonde antipathie qu'il ressent pour son auteur. Probablement écrit en 1948, le livre fut imprimé en 1949, par l'éditeur El libro de Guatemala (collection Contemporáneos), mais fut immédiatement retiré de la vente. Taracena rejette la version des éditeurs espagnols de 2012, selon laquelle les responsables de cette censure auraient été les dirigeants du nouveau Parti guatémaltèque du travail<sup>147</sup> en raison de l'affiliation trotskiste de l'auteur. Je ne sais à qui revient cette responsabilité, mais le fait est que le livre fut censuré, ce qui indique que quelque chose n'allait pas dans le printemps démocratique guatémaltèque.

Par ailleurs, en cette année 1949, se produisit un événement bien plus grave. Francisco Arana, ancien membre de la junte militaire qui avait renversé le général Ponce Vaides en 1944, ancien chef des forces armées du gouvernement Arévalo, fut assassiné dans des circonstances obscures. Il s'en suivit un soulèvement militaire organisé par les partisans d'Arana qui ne fut contrôlé qu'au bout de vingt-quatre heures. Dans un autre livre dans lequel, une fois encore, Taracena affiche son hostilité envers le POUM, il accuse Granell d'avoir été impliqué, bien que « collatéralement », dans le soulèvement, mais ne fournit aucune preuve de cette allégation<sup>148</sup>. Le fait est que les responsables du meurtre d'Arana ne furent pas arrêtés et que le crime n'a jamais cessé de susciter la controverse. Selon l'historien Piero Gleijeses, fin connaisseur du pays et de cette époque, la mort d'Arana « a été le moment décisif de la révolution guatémaltèque. Il a éliminé l'homme fort du Guatemala, un colonel conservateur qui avait tenté de devenir le prochain président du pays, et a ouvert la porte à l'élection de Jacobo Arbenz, l'ami des communistes, qui a institué la première réforme agraire et a été renversé par les États-Unis en juin 1954 »<sup>149</sup>.

La correspondance entre Cardoza et d'autres fonctionnaires du gouvernement d'Arévalo permet de comprendre l'atmosphère qui régnait entre 1949 et 1951 : « J'ai profondément regretté la survenance d'événements si violents qu'ils nous font faire un saut en arrière intempestif », écrit Jorge Luis Arriola, l'un des correspondants. « Un attentat de cette nature, sans fondement idéologique, sans programme, aussi synthétique soit-il, nous fait penser à des peuples encore barbares, dans lesquels il n'y a rien d'autre que la lutte exclusive pour la domination et

---

<sup>145</sup> Voir à ce sujet l'échange de lettres dans André Breton-Benjamin Péret, *Correspondance 1920-1959*, Gallimard, Paris, 2017, pp. 218-228.

<sup>146</sup> Jean Malaquais (pseudonyme de Vladimir Jan Pavel Malacki, 1908-1998), *Le Nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel*, Les Égaux, supplément de *Masses*, février 1947, n° 7. Dernière édition : Syllepse, Paris, décembre 1998.

<sup>147</sup> Voir la quatrième de couverture de *Arte y artistas*, *op. cit.* Fondé en 1949 sous le nom de Partido Comunista de Guatemala, le parti a été rebaptisé Partido Guatemalteco del Trabajo en 1952.

<sup>148</sup> Arturo Taracena, *Guatemala, la República Española y el gobierno vasco en el exilio (1944-1954)*, Mérida, Centro Peninsular en Humanidades y en Ciencias Sociales de la UNAM y el Colegio de Michoacán, 2017, p. 217.

<sup>149</sup> Piero Gleijeses, "La muerte de Francisco Arana", *Revista Mesoamérica*, vol. 13, n° 24, CIRMA, Antigua Guatemala, 1992, p. 385.

l'autorité »<sup>150</sup>. Dans une autre lettre, la gauche est décrite comme étant « très déchirée » et y sont évoquées les divisions dans le mouvement ouvrier et « une lutte permanente d'intrigues »<sup>151</sup>.

C'est précisément à cette époque, fin 1948, probablement peu après avoir terminé *Arte y artistas en Guatemala*, que Granell commença à avoir des problèmes. Au début de 1949, Enrique Muñoz Meany, ministre des Affaires étrangères d'Arévalo, l'invite dans son bureau pour lui proposer la direction de la revue de la Casa de la República Española. Voyant que le matériel était d'orientation soviétique et comprenait un texte sur l' « aide fabuleuse russe à l'Espagne », Granell refusa, horrifié. Il y eut altercation et plus tard, un autre personnage, Salvador Nicolás Pallarés, chargé d'affaires de la République espagnole, avertit Granell que, s'il ne se taisait pas, il « traînerait son ventre dans les rues du Guatemala ».

Granell ne recula pas. Muñoz Meany demanda alors son expulsion du Guatemala et, bien qu'Arévalo eût rejeté cette mesure, la persécution continua<sup>152</sup>. Dans le même temps, surgit une amère controverse qui dura toute l'année sur l'opportunité de tenir un « Premier Congrès des intellectuels et artistes guatémaltèques »<sup>153</sup>. Les *Sakertiens* y étaient favorables ; Granell et d'autres étaient contre. Des controverses de ce genre ont toujours existé et existeront toujours mais, selon Taracena, la position de Granell, pour avoir ouvertement critiqué le stalinisme, « s'inscrit dans le discours anticommuniste qui commençait à avoir un champ d'expérimentation continental »<sup>154</sup>.

Voici le piège... Rappelons la règle du double devoir que Victor Serge expose dans ses mémoires : « Le socialisme n'est pas seulement à défendre contre ses ennemis, contre le Vieux Monde auquel il s'oppose, il est aussi à défendre en son propre sein, contre ses propres ferments de réaction. Une révolution ne peut être considérée comme un bloc que de loin ; vécue, elle peut se comparer à un torrent qui charrie à la fois, violemment, le meilleur et le pire et emporte forcément de véritables courants de contre-révolution. Elle est amenée à ramasser les vieilles armes de l'ancien régime, et ces armes sont à double tranchant. Pour être honnêtement servie, elle doit sans cesse être mise en garde contre ses propres abus, ses propres excès, ses propres crimes, ses propres éléments de réaction. Elle a donc un besoin vital de la critique, de l'opposition, du courage civique de ses accomplisseurs »<sup>155</sup>.

Sans entrer dans les détails d'une querelle où les *Sakertiens* eurent recours à la diffamation et à la calomnie en accusant Granell d'être un agent du fascisme<sup>156</sup>, j'observe qu'il ressort clairement à la lecture de *El placer de corresponder* que les divisions qui ont prévalu au Guatemala ne peuvent être réduites à l'amorce de la guerre froide, ni à la CIA conspirant au nom des intérêts économiques de United

<sup>150</sup> Jorge Luis Arriola à Carlos Martínez Durán, le 2 août 1949. In : *El placer de corresponder. Correspondancia entre Cardoza y Aragón, Muñoz Meany y Arriola (1945-1951)*, prologue, sélection et notes d'Arturo Taracena, Arely Mendoza et Julio Pinto, Editorial Universitaria, Universidad San Carlos de Guatemala, 2004, p. 167.

<sup>151</sup> *Ibid.*, pp. 238, 304, 337, 351, 357, 370, 379.

<sup>152</sup> Ce qui précède est un résumé d'une longue lettre que Granell a envoyée à Juan Andrade, le 12 octobre 1953, in : *Correspondencia...*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>153</sup> Eunice Odio, « Polémica entre artistas. Dos actitudes frente a la tiranía », *El Imparcial*, Guatemala, 12 avril 1949. Désormais in : *Eunice Odio en Guatemala y otros países centroamericanos*, présentation, sélection et notes : Mario A. Esquivel Tobar, Letra Maya, 2019, pp. 137-147.

<sup>154</sup> A. Taracena, *La polémica...*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>155</sup> V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, *op. cit.*, pp. 84-85 (édition électronique).

<sup>156</sup> Groupe Saker-ti, « Fascismo. Caso Granell. Hacia un Congreso de Intelectuales », *Revista Saker-ti*, an III, n° 9-12, janvier-décembre 1949, pp. 131-133. Cité dans A. Taracena, *La polémica...*, *op. cit.*, p. 47.

Fruit. Les querelles et les disputes abondent dans le camp démocratique, indépendamment des conflits internationaux, ce qui relève, dans une certaine mesure, d'un état normal dans un processus révolutionnaire. Ce qui n'est pas acceptable, c'est de faire ce que Taracena fait : sortir la polémique de son contexte et la lire à la lumière du coup d'État impérialiste de 1954.

Quoi qu'il en soit, Granell a pu constater que toutes les portes lui étaient fermées. Il a perdu son emploi à la station de radio et on l'a menacé de le renvoyer de l'École des arts plastiques. Une nuit, Monteforte Toledo est venu chez lui, haletant, lui dire qu'un complot était en train de se préparer pour le tuer. D'autres amis lui ont dit la même chose. Il n'y avait donc pour lui d'autre alternative qu'un nouvel exil<sup>157</sup>. Bien plus tard, le peintre résumera ainsi ses années guatémaltèques : « Après une période de travail intense pendant laquelle j'ai joui de la démocratie au Guatemala, les communistes ont pris le contrôle du pouvoir et l'un de leurs objectifs fut de me rendre la vie impossible. J'étais persécuté et, pour les empêcher d'atteindre leur but, ma famille a été protégée par l'ambassadeur italien, un socialiste, et je me suis rendu à l'ambassade belge avec un autre socialiste. Puis nous avons rejoint l'ambassade du Brésil, dont l'ambassadeur était un libéral. De là, nous sommes allés à Porto Rico, où j'ai été accueilli par le recteur, Jaime Benítez »<sup>158</sup>.

C'était le 6 janvier 1950<sup>159</sup>. Granell, ce guérillero spirituel, vivra de nouvelles aventures sous d'autres latitudes pour finir ses jours en Espagne où il s'en retournera en 1985. Monteforte évoque ainsi ses jours au Guatemala : « Il réalisa un travail de premier ordre, guidant de nouveaux peintres grâce à son expérience, ouvrant les horizons de l'art contemporain aux étudiants en art. Il joua un rôle décisif dans la fondation et la progression de groupes d'écrivains et d'artistes, de publications culturelles »<sup>160</sup>.

### Les imbroglios d'Arturo Taracena

Il est clair que les récits du peintre galicien reflètent le point de vue d'un artiste surréaliste, ancien militant du POUM. Ils ne sont pas « objectifs » et ne prétendent pas l'être. L'objectivité est-elle possible, d'ailleurs, dans ce genre d'écrits ? Non, pas davantage qu'il n'y en a dans ceux que Taracena cite. Granell a écrit que les « communistes » cherchaient à le tuer, ce qui est difficile à prouver – en cela l'historien guatémaltèque a raison. Mais, par-delà des lettres et des articles de journaux qui reflètent des opinions, il y a des faits, dont deux que Taracena esquive : le premier, c'est que le livre *Arte y artistas en Guatemala* a effectivement été retiré de la circulation ; le second, beaucoup plus grave, c'est que Granell a dû fuir le pays avec sa famille après avoir abandonné en hâte sa maison et ses biens. Au lieu d'attaquer le peintre galicien, en l'accusant d'être anti-guatémaltèque et pro-

---

<sup>157</sup> Lettre du 12 octobre 1953, in : *Correspondencia...*, *op. cit.* et lettre de E. F. Granell à Salvador Etcheverría Brañas, ancien représentant de la République espagnole au Guatemala, 19 janvier 1957 (avec l'aimable autorisation de Natalia Fernández Segarra).

<sup>158</sup> E. F. Granell, "La aventura surrealista en las Antillas", *op. cit.*, pp. 99-100. Exposition présentée au Centro Atlántico de Arte Moderno à Las Palmas de Gran Canaria du 4 décembre 1989 au 4 février 1990. Reprend le titre d'un texte de Juan Larrea dans *Cuadernos Americanos*, vol. XV, n° 3, Mexico, mai-juin 1944.

<sup>159</sup> Lettre à Salvador Etcheverría Brañas, *op. cit.*

<sup>160</sup> Mario Monteforte Toledo, *Revista del maestro*, "Sección Arte y Letras de Guatemala en 1950", année V, n° 17-18, avril-décembre 1950. Cité dans : Eunice Odio, *Obras Completas*, volume III, Peggy von Mayer Cháves, Editorial UCR, 2017, pp. 81-82.

américain, Taracena aurait pu se demander pourquoi de tels événements malheureux se sont-ils produits durant ce fameux printemps démocratique guatémaltèque que nous avons tant aimé ? Il aurait pu, mais il ne l'a pas fait. Il a préféré jouer avec les mots, ne faisant aucune distinction entre le langage familier de la correspondance privée et les écrits destinés à la publication. Rappelons d'ailleurs que, pour Granell et ses amis, le terme « communiste » avait été prostitué par les bureaucrates soviétiques. Ainsi, lorsqu'ils écrivent « communistes », nous devons lire « staliniens » et lorsqu'ils se définissent comme « anticommunistes », ils veulent dire qu'ils sont « antistaliniens ». Taracena le sait parce qu'il est un historien qui connaît la littérature existante sur le sujet, mais il confond délibérément « l'anticommunisme » de la gauche indépendante avec l'anticommunisme de matrice réactionnaire.

Je peux être d'accord avec Taracena pour dire que certains anciens poumistes, comme Julián Gorkin, ont exagéré, non pas tant dans leur anticommunisme, mais dans leur pro-américanisme. Entre l'impérialisme russe et l'impérialisme occidental, Gorkin a opté pour ce dernier se distançant ainsi de la gauche révolutionnaire<sup>161</sup>. On a beaucoup écrit sur le rôle joué par ce personnage polémique et controversé au sein du Congrès pour la liberté de la culture (CLC) qui était, sans aucun doute, une organisation anticommuniste financée par la CIA<sup>162</sup>. Il a également dirigé le magazine *Cuadernos*, un organe du CLC publié à Paris, mais qui s'adressait principalement à l'Amérique latine, l'utilisant comme tribune pour mener sa croisade antisoviétique.

J'ajouterai que ce qui précède n'enlève rien à la vérité des analyses de Gorkin sur l'URSS et la politique soviétique pendant la guerre d'Espagne, qu'il a exprimées d'abord dans l'ouvrage *Caníbales políticos* déjà cité, puis dans *España, ensayo de democracia popular* (1961). On ne peut pas non plus nier que *Cuadernos* était un magazine de grande qualité culturelle qui réunit des collaborateurs distingués comme l'éminent marxien Maximilien Rubel ou les écrivains María Zambrano et Jorge Luis Borges, parmi beaucoup d'autres. Aucun d'entre eux n'était agent de la CIA. En fait, comme l'observa Guy Debord, fondateur de l'Internationale situationniste (IS), et l'un des plus importants penseurs révolutionnaires de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les communistes exécraient Gorkin « pour avoir révélé la répression contre le POUM dans l'Espagne républicaine ».<sup>163</sup>

Comme Taracena est hostile à tout ce qui sent la critique libertaire, il convient de mentionner un éditorial de *Potlatch*, bulletin que Debord publiait à Paris avec ses amis de l'Internationale lettriste, une petite organisation antérieure à l'IS et qui visait à unifier la création culturelle d'avant-garde avec la critique révolutionnaire de la société. Dans le numéro 1, publié le 22 juin 1954, à la veille du coup d'État au Guatemala, on pouvait y lire : « Le gouvernement de J. Arbenz doit armer les travailleurs. Aux sanctions économiques, aux attaques militaires de l'impérialisme, il faut répondre par la guerre civile dans les pays asservis d'Amérique centrale et par un appel aux volontaires d'Europe »<sup>164</sup>.

<sup>161</sup> Voir Juan-Manuel Vera, "Experiencia y pensamiento anti-totalitario en Julián Gorkin", in : Julián Gorkin, *Contra el estalinismo*, Editorial Laertes, Barcelona, 2001, p. 40.

<sup>162</sup> Voir à cet égard, Frances Donor Sanders, *La CIA y la Guerra Fría cultural*, Editorial Debate, Madrid, 2001 et Olga Glondys, *La Guerra Fría cultural y el exilio republicano español*, Consejo Superior de Investigaciones científicas, Madrid, 2012.

<sup>163</sup> Guy Debord, *Correspondance*, vol. 6 (1979-1987), Librairie Arthème Fayard, Paris, 2006, p. 93.

<sup>164</sup> « Leur faire avaler leur chewing-gum », *Potlatch*, n° 1, 22 juin 1954. La collection complète de *Potlatch* (29 numéros, 1954-1957) est disponible en ligne sur [http://classiques.uqac.ca/contemporains/internationale\\_lettriste/Potlatch/IL\\_Potlatch.pdf](http://classiques.uqac.ca/contemporains/internationale_lettriste/Potlatch/IL_Potlatch.pdf)

Une fois le crime consommé, dans le numéro 3 de *Potlatch* (6 juillet 1954), les lettristes écrivirent que « la cause du Guatemala a été perdue parce que les hommes au pouvoir n'ont pas osé se battre sur le terrain qui était vraiment le leur (...). Au lieu d'en appeler aux organisations populaires spontanées et à l'insurrection, on a tout sacrifié aux exigences de l'armée régulière, comme si, dans tous les pays, l'armée n'était pas essentiellement fasciste, et toujours destinée à réprimer. Une phrase de Saint-Just a jugé d'avance les gens de cette espèce : "Ceux qui font des révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau"... Le tombeau est ouvert aussi pour nos camarades du Guatemala, dockers, camionneurs, travailleurs des plantations, qui ont été livrés sans défense, et qu'on fusille en ce moment »<sup>165</sup>.

Cela dit, et pour revenir au livre qui nous occupe, Taracena brouille une fois de plus les cartes en soutenant que l'anti-stalinisme de Granell a favorisé le coup d'État impérialiste au Guatemala, ce qui, en plus d'être diffamatoire, revient à lui attribuer un rôle absolument disproportionné. Sans compter que, comme je l'ai déjà souligné, la polémique avec les *Sakertiens* est antérieure à 1954 et s'est développée entre différentes factions du gouvernement Arevalo, ce que Taracena lui-même admet, sans en tirer les conclusions qui s'imposent. Par ailleurs, le CLC ayant été fondé en 1950, après les événements relatés ici, et *Cuadernos* en 1953, il est absurde de dénoncer une ingérence de cette organisation dans les événements qui ont trait à la présence de Granell au Guatemala.

Taracena accuse les poumistes d'être complices de la CIA, mais omet de préciser que la plupart d'entre eux se sont distancés de Gorkin, précisément en raison de son pro-américanisme<sup>166</sup>. Dans une lettre de 1949 que l'historien guatémaltèque prend soin de ne pas mentionner, Juan Andrade affirme que Gorkin « s'est mis au service du Département d'État. (...) Il est prêt à se vendre au plus offrant afin d'obtenir de l'argent. Ce qui est honteux, c'est qu'un tel type ait été secrétaire général de notre parti pendant tant d'années »<sup>167</sup>.

Il y a deux autres questions qui méritent d'être commentées. La première concerne la guerre d'Espagne. Au début du livre, et une ou deux fois tout au long du texte, Taracena admet que, si les poumistes avaient raison en Espagne, le parti fondé par Nin et Maurín était « antirépublicain »<sup>168</sup>. Antirépublicain ? Il ne s'agit pas d'une blague mais d'une opinion franchement réactionnaire que Taracena reprend d'Olga Glondys, mais qui vient à l'origine d'Ángel Viñas. Dans l'un de ses livres, le célèbre historien espagnol affirme que le POUM « voulait mettre fin à la république réellement existante »<sup>169</sup>. Viñas, ses acolytes et d'autres comme eux soutiennent que la guerre d'Espagne était un conflit entre la démocratie et le fascisme, minimisant ou ignorant carrément qu'il y eut aussi une révolution sociale, peut-être la plus profonde et la plus radicale du XX<sup>e</sup> siècle. Il est d'ailleurs surprenant que Taracena, un érudit qui défend la tradition communiste, qualifie le POUM d'« antirépublicain », car il devrait alors faire de même avec les bolcheviks de 1917 qui ont eux aussi osé dépasser l'horizon de la république réellement existante, celle présidée par Alexandre Kerenski.

<sup>165</sup> « Le Guatemala perdu », *Potlatch*, n° 3, 6 juillet 1954.

<sup>166</sup> Voir, par exemple, la caractérisation très critique de Gorkin dans Pepe Gutiérrez Álvarez, *Retratos poumistas*, *op. cit.*, pp.169-196.

<sup>167</sup> Juan Andrade à Eugenio Granell, *Correspondance avec ses camarades du POUM*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>168</sup> A. Taracena, *La polémica...*, *op. cit.*, pp. 11 et 13.

<sup>169</sup> O. Glondys, *op. cit.*, pp. 31-32 ; Ángel Viñas, *El escudo de la república. El oro de España, la apuesta soviética y los hechos de mayo de 1937*, Editorial Crítica, Barcelona, 2007, p. 206.

Est-il nécessaire de le répéter ? Le POUM et les anarchistes n'étaient pas anti-républicains, mais, à la différence du PCE, du PSUC, d'Esquerra Republicana et d'autres partis bourgeois, ils se sont battus pour une république socialiste et libertaire qui cherchait dans la démocratisation radicale de la vie politique, économique et culturelle, la formule pour mettre fin au fascisme. Ils ont perdu, comme nous le savons tous, et aujourd'hui l'historiographie républicaine modérée s'allie à l'historiographie franquiste et stalinienne en niant que l'horizon de 1936 allait bien au-delà de la lutte entre « rouges » et « nationaux ». Comme l'affirme un groupe d'historiens radicaux, « l'histoire officielle doit oublier et effacer l'existence dans le passé, et donc la possibilité dans l'avenir, d'un redoutable mouvement ouvrier révolutionnaire de masse »<sup>170</sup>.

### Le charme discret du stalinisme de Luis Cardoza y Aragón

Il est important de débattre du poète originaire d'Antigua Guatemala. Taracena est contrarié parce que Granell traite Luis Cardoza de « stalinien » dans sa correspondance avec Andrade. Il omet de mentionner que, dans les textes publics, il en parle avec respect, car, comme je l'ai déjà souligné, il admirait son travail littéraire<sup>171</sup>. Cela étant dit, il est pertinent de s'interroger sur le stalinisme réel ou supposé de l'auteur de *El Río : novelas de caballería*. Taracena affirme qu'il n'a agi que comme un « compagnon de route » et qu'il n'a jamais été communiste<sup>172</sup>. C'est possible, même si je pense que Cardoza n'aurait pas apprécié cette définition qui, à l'époque de Staline, était utilisée pour désigner des écrivains considérés comme tièdes, mais susceptibles d'être « utilisés » au profit de la cause. Les compagnons de route typiques furent, par exemple, Ernest Hemingway, Waldo Frank, Henri Barbusse et Romain Rolland<sup>173</sup>. Dans *Retorno al futuro*, Cardoza définit les compagnons de route comme « des sympathisants, mais pas d'une action décisive [...], car ils sont sans parti, ambigus »<sup>174</sup>. Cardoza, lui, n'était certainement pas ambigu, du moins en ce qui concerne la douloureuse réalité du Guatemala. Son opposition radicale à la dictature sanglante qui prit le pouvoir en 1954 était admirable et un modèle pour des générations de combattants et de militants. Contrairement à Miguel Ángel Asturias, qui accepta un poste diplomatique dans le gouvernement de Julio César Méndez Montenegro (1966-1970), Cardoza ne capitula jamais. Il mourut en exil au Mexique en 1992.

Le lien du poète avec le communisme stalinien est, en revanche, peu discutable, comme celui d'autres grands écrivains de l'époque. Taracena affirme que Cardoza n'a pas appartenu au parti communiste, ce qui est avéré mais n'explique rien. Vicente Lombardo Toledano – que le poète mentionne dans ses mémoires comme une personne proche – abhorrait le Parti communiste mexicain, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir toujours été un partisan inconditionnel de l'URSS et de ses crimes.

---

<sup>170</sup> Voir à cet égard le manifeste "Combate por la historia", signé par des dizaines d'historiens indépendants : [https://archivochile.com/Ceme/recup\\_memoria/cemememo0032.pdf](https://archivochile.com/Ceme/recup_memoria/cemememo0032.pdf)

<sup>171</sup> Voir, par exemple, "La aventura surrealista...", *op. cit.* p. 99.

<sup>172</sup> A. Taracena, *La polémica...*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>173</sup> C'est Léon Trotski qui utilisa le premier la catégorie de « compagnon de route » dans *Littérature et révolution* (1924).

<sup>174</sup> Luis Cardoza y Aragón, *Retorno al futuro*. Moscú 1946, Letras de Mexico, Mexico, 1948, p. 155.

Il est vrai que, dans le cadre des débats qui eurent lieu au milieu des années 1930 au sein de la Ligue des écrivains et artistes révolutionnaires (LEAR)<sup>175</sup>, Cardoza affronta courageusement les staliniens Juan Marinello et Juan de la Cabada sur des questions esthétiques, s’opposant au front unique dans le domaine des arts et rejetant toute forme d’ingérence idéologique. « L’art, déclara-t-il avec force, n’a rien à voir avec la phraséologie communiste habituelle, avec la rhétorique obligatoire », ajoutant : « Nous ne devons pas faire de l’art une politique, mais de la politique un art »<sup>176</sup>. Cela ne l’empêcha pas de recommander de suivre les préceptes de la française Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR, dont est issue la LEAR), organisation créée en 1932 sous la direction de l’ultra-stalinien Paul Vaillant-Couturier, précisément pour promouvoir la nouvelle esthétique soviétique.

Il est exact, cela dit, qu’à ce stade Cardoza était critique à l’égard du réalisme socialiste et de l’art d’État, comme il ne l’est pas moins qu’il changea ensuite d’avis, au moins pour partie, comme nous le verrons plus avant. De même, il remit également en question le muralisme mexicain. Dans *La nube y el reloj* (1940), on peut lire que « l’art prolétarien n’existe pas » et que « ce n’est qu’en travaillant pour l’art, c’est-à-dire pour lui-même, que l’artiste, avec l’art, peut servir les autres »<sup>177</sup>. Ses polémiques avec Diego Rivera et David Alfaro Siqueiros sont bien connues, ainsi que sa phrase lapidaire : « Les trois grands sont deux : Orozco »<sup>178</sup>. En guise de remerciement, Rivera l’accusa d’être un agent de la CIA (ça vous rappelle quelque chose ?) et demanda même son expulsion du Mexique, tandis que Siqueiros le traita de « formaliste » et d’« *artpuriste* », des insultes gravissimes pour des adeptes du matérialisme dialectique<sup>179</sup>. Rappelons également que Cardoza était un ami d’Antonin Artaud, et que c’est grâce à lui que nous connaissons les écrits mexicains du grand poète surréaliste : les originaux en français ayant été perdus, seules demeurent, en effet, les traductions que l’écrivain guatémaltèque publia dans *El Nacional*<sup>180</sup>. Sa relation avec Breton, en revanche, fut plus compliquée d’autant que, entre autres raisons, le fondateur du surréalisme prit le parti de Granell dans la polémique qui nous occupe.

Entrons maintenant dans le vif du sujet... Les opinions esthétiques de Cardoza sont une chose ; sa relation politique avec la Russie de Staline en est une autre. C’est ce qu’on retient principalement, mais pas exclusivement, de la lecture de son

---

<sup>175</sup> Impulsée par le Parti communiste mexicain, la LEAR fut fondée en 1932. Elle est restée active jusqu’en 1938. Elle publiait un journal, *Frente a Frente*, et constituait la section mexicaine de l’Union internationale des écrivains révolutionnaires (UIER), créée par le Komintern. Son premier secrétaire fut le peintre Luis Arenal et ses présidents furent Juan de la Cabada, Silvestre Revueltas et José Mancisidor.

<sup>176</sup> Voir *El río...*, *op. cit.*, pp. 582-587 et le document de la LEAR : “Puntos escogidos por Luis Cardoza y Aragón para la discusión que se celebrará el día 3 de noviembre a las 20 horas en nuestros locales” sur <https://icaa.mfah.org/s/en/item/822827#?c=&m=&s=&cv=&xywh=-1673%2C0%2C5895%2C3299>

<sup>177</sup> Luis Cardoza y Aragón, *La nube y el reloj*, Ediciones de la Universidad Autónoma de Mexico, 1940, rééd. Instituto de Investigaciones Estéticas, UNAM/Landucci, Mexico, 2003, avec une présentation par Rita Eder et une étude préliminaire par Renato González Mello, pp. 62-64.

<sup>178</sup> L. Cardoza, *El río...*, *op. cit.*, p. 483.

<sup>179</sup> Voir José Eduardo Serrato Córdova, “Luis Cardoza y la escuela mexicana de pintura : la querrela con los muralistas”, sur <https://www.iifilologicas.unam.mx/mirada-libro/Serrato3.html> ; David Alfaro Siqueiros, *Me llamaban el coronelazo*, Grijalbo, Mexico, 1977, p. 497. Siqueiros place Cardoza parmi les marxistes « dans la ligne de Trotski », aux côtés des peintres de La Ruptura qui, à l’exception de Vlady et Bartolí, étaient plutôt apolitiques.

<sup>180</sup> Pour un historique de la contribution de Cardoza à l’édition des écrits d’Artaud sur le Mexique, voir Fabienne Bradu, *Artaud, todavía*, Fondo de Cultura Económica, Mexico, 2009.

livre *Retorno al futuro* (Retour vers le futur)<sup>181</sup>. Publié au Mexique en 1948, soit avant que la controverse n'éclate, le livre résume les expériences de l'auteur à Moscou, où il vécut pendant les six premiers mois de 1946 en tant qu'ambassadeur du Guatemala. Taracena affirme qu'il s'agit là d'un texte « surréaliste » (?) qui inclut une critique modérée de l'URSS et de « la camisole de force que le réalisme socialiste signifiait pour la création et les libertés »<sup>182</sup>. Ainsi, le lecteur pourrait conclure que le principal problème de l'URSS en 1946 était de nature culturelle et laisser de côté l'essentiel : la nature totalitaire contre-révolutionnaire de son régime, fondé sur la pensée dirigée, la suppression de la dissidence et le travail forcé. Un régime qui a, comme on peut difficilement le nier aujourd'hui, terrorisé, assassiné et déporté des centaines de milliers de citoyens innocents dans des camps de concentration<sup>183</sup>.

Ce qui demeure curieux, c'est que – peut-être parce qu'il s'agit là d'un livre justement oublié et que les universitaires citent rarement de première main –, Taracena ne fournit pas une seule citation de *Retorno al futuro* pour étayer ses affirmations<sup>184</sup>. Dans son introduction érudite à *Poesía completa y algunas prosas*, José Emilio Pacheco déclare, lui, pieusement, que « le livre doit être replacé dans son contexte et que son auteur a sincèrement contribué à la paix »<sup>185</sup>. À vrai dire, je ne connaissais pas *Retorno al futuro* et il me fut difficile d'en trouver un exemplaire dans une librairie de livres anciens du centre-ville de Mexico. Quand je l'ai lu, j'y ai trouvé peu, très peu de critiques, même modérées, atténuant une image plutôt flatteuse de l'URSS.

Au plus fort du stalinisme, le poète originaire d'Antigua Guatemala ne prend pas la peine de dépeindre l'URSS telle qu'elle a réellement existé. Il ignore, par exemple, son univers concentrationnaire – déjà connu – et choisit de décrire un pays imaginaire, où se forge « l'homme nouveau » (p. 56) et où se vit « une sage aventure historique » (p. 17). Un pays où il n'y a pas de totalitarisme (p. 67), mais « une solide démocratie sociale et économique » (p. 55) et où « les petits défauts » qui existent ne sont pas de la responsabilité du régime, mais tiennent à la condition humaine (p. 110). Cardoza mentionne également une rencontre, qui semble très improbable, avec un « trotskiste » autoproclamé qu'il présente comme « anxieux » et « fanatique » (p. 111). La question mérite d'être posée : peut-on imaginer une seconde que, en 1946, un « trotskiste » pouvait vraiment, en Union soviétique, oser discuter de ses idées politiques avec un étranger ?

La partie du livre concernant la culture est surprenante. Le 14 août 1946, le comité central du PCUS adopta une résolution lamentable d'Andrei Jdanov, le tsar de la culture stalinienne, censurant divers écrivains et magazines littéraires, qui inaugura une nouvelle étape de répression et de censure<sup>186</sup>. Cardoza la cite (p. 61)

---

<sup>181</sup> Pablo Neruda écrit un prologue au livre dans lequel il fait l'éloge du système communiste. Ce prologue est cependant demeuré inédit, car le Chilien était en désaccord avec la critique de Cardoza y Aragon vait adressée aux communistes guatémaltèques après la chute d'Arbenz : <https://www.perfil.com/noticias/cultura/prologo-inedito-de-neruda-con-elogios-a-stalin-20070517-0082.phtml>

<sup>182</sup> A. Taracena, *La polémica...*, op. cit., p. 41.

<sup>183</sup> Loin de se réduire, l'univers du Goulag s'est élargi après la guerre, atteignant son extension maximale vers 1950. Voir Anne Applebaum, *Goulag : une histoire*, Gallimard/Folio, pp. 743-44.

<sup>184</sup> Taracena ne cite qu'un article de Cardoza publié dans le journal guatémaltèque *La hora*, mais pas son livre. Voir *La polémica...*, op. cit. p. 41.

<sup>185</sup> José Emilio Pacheco, prologue à Luis Cardoza y Aragón, *Poesía completa y algunas prosas*, Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1977, p. 16.

<sup>186</sup> Voir : Victor Serge, *La Tragédie des écrivains soviétiques*, supplément à la revue *Masses*, n° 6, janvier 1947, p. 15. En anglais, ce texte a été publié à titre posthume dans une version publiée dans la revue chilienne *Babel*, n° 48, novembre-décembre 1948, que Cardoza connaissait.

sans le moindre commentaire. Il préfère énumérer des données sur l'éducation, les bibliothèques, la vente de livres, la musique, le théâtre, le cinéma et déclarer que la politique culturelle de l'URSS marque un « triomphe historique et un exemple pour tous » (p. 137). Soit. Mais il demeure silencieux sur l'extermination des créateurs de la littérature soviétique. Il ne dit rien sur le poète Ossip Mandelstam, assassiné en 1938 pour avoir écrit des vers ironiques sur Staline ; rien sur Isaak Babel, auteur *La Cavalerie rouge*, exécuté en 1940 ; rien sur la mort de Boris Pilniak, auteur de *L'Acajou*, un roman sur les débuts de la terreur stalinienne, exécuté en 1938 ; rien sur Vsevolod Meyerhold, le créateur du théâtre soviétique, fusillé en 1940. Il cache le cas de David Ryazanov, grand savant, fondateur de l'Institut Marx-Engels à Moscou, exécuté en 1938, et celui de Marina Tsvétaïeva qui se suicida en 1941, après une odyssée inimaginable.

Il mentionne à peine Anna Akhmatova (p. 161), l'un des plus grands poètes lyriques du XX<sup>e</sup> siècle, que Jdanov traita de prostituée et accusa d'empoisonner l'esprit des jeunes Soviétiques dans la résolution du CC précitée. Il ne signale pas non plus le fait que le premier mari d'Akhmatova, le poète Nikolaï Gumiliov, fut exécuté sous Lénine et pas davantage le fait que son fils, Lev Gumiliov, éminent historien et ethnologue, avait déjà passé plusieurs années au Goulag – il lui en restait encore plusieurs à tirer, tout comme le deuxième mari d'Akhmatova, l'historien de l'art Nikolaï Punin, qui allait finir ses jours dans les camps soviétiques<sup>187</sup>. De Pasternak, il dit qu'il « ne s'est jamais senti isolé, mal à l'aise parmi son peuple » (p. 167), ce qui est vrai à la lettre puisque le futur auteur du *Docteur Jivago* se sentait évidemment « mal à l'aise » avec ses censeurs, pas avec son peuple.

En même temps, Cardoza fait l'éloge de Mikhaïl Choukhouv, Ilya Ehrenburg et Alexis Tolstoï (rien à voir avec l'auteur de *Guerre et Paix*), des écrivains alignés sur le régime. De ce dernier, qui, comme Ehrenburg lui-même, avait été initialement hostile à la révolution, il déclare qu'il l'a servie « jusqu'à sa mort » (p. 171). Il n'est pas superflu de citer ici le portrait que fit Akhmatova de cet Alexis Tolstoï : « une canaille (...), un aventurier implacable, (...) capable de tout »<sup>188</sup>. Nadejda Mandelstam, la veuve du poète, l'accusa même d'être le responsable de l'arrestation et de la mort d'Ossip<sup>189</sup>. Par ailleurs, dans le récit du poète guatémaltèque, Jdanov lui-même ne s'en tire pas si mal, apparaissant comme un « héros de la résistance »<sup>190</sup>. Enfin, Cardoza se montre *in fine* plein de considération pour le réalisme socialiste car, nous dit-il, « il présente divers aspects [...] pour saisir la réalité chargée de ses potentialités et de ses possibilités » (p. 156).

Il est pour le moins affligeant de devoir constater que le libéral Isaiah Berlin, présent à Moscou au cours des mêmes mois, en tant que diplomate lui aussi (attaché à l'ambassade britannique), nous dressa un portrait beaucoup plus fiable de la culture russe dans la première période de l'après-guerre. Ses rencontres avec

---

<sup>187</sup> Le lecteur intéressé peut trouver un dossier sur Akhmatova, Nikolaï Gumiliov, Lev Gumiliov et Nikolaï Punin dans Vitali Shentalinski, *Crimen sin castigo. Últimos descubrimientos en los archivos literarios del KGB*, Galaxia Gutenberg/Círculo de Lectores, Barcelona, 2007, pp. 285-298.

<sup>188</sup> Isaiah Berlin, *La mentalidad soviética. La cultura rusa bajo el comunismo*, Galaxia Gutenberg/Círculo de Lectores, Barcelona, 2009, p. 147.

<sup>189</sup> Nadejda Mandelstam, *Contra toda esperanza*, Alianza Tres, Madrid, 1984, p. 25. Éd. française : Nadejda Mandelstam, *Contre tout espoir*, en trois tomes, Gallimard, 1972.

<sup>190</sup> L. Cardoza y Aragón, *Retorno al futuro*, op. cit., p. 22.

Boris Pasternak et Anna Akhmatova, qu'il décrit comme « une reine tragique », sont à la fois mémorables et accablantes<sup>191</sup>.

Cardoza n'était-il pas conscient de la réalité soviétique ? Admettons, sans trop y croire, que, son séjour en URSS étant de nature officielle, il n'aurait pas pu être bien informé. Admettons aussi, sans trop y croire davantage, qu'il ne connaissait pas les œuvres de Victor Serge – qui, dans *Destin d'une révolution* (1937), avait déjà décrit l'univers concentrationnaire – et qu'il n'avait pas lu *La Tragédie des écrivains soviétiques* (1947)<sup>192</sup>. Supposons encore qu'il ignorait l'existence de la revue *Mundo* mentionnée ci-dessus, qui, entre 1943 et 1945, publia au Mexique nombre de reportages de première main sur l'URSS, tout comme l'avait fait *La Révolution prolétarienne* de Paris dans les années 1930. Mais on sait que Cardoza avait lu le livre dévastateur d'André Gide, *Retour d'URSS*, auquel il fait allusion dans ses mémoires<sup>193</sup>. Et qu'il n'ignorait pas l'existence de Panaït Istrati, un auteur excommunié et calomnié après avoir publié une trilogie douloureuse sur son séjour en URSS à la fin des années 1920<sup>194</sup>.

L'adhésion de Cardoza à la Russie de Staline est confirmée par l'examen de sa correspondance des années 1945-1951, où il parle avec ferveur des congrès culturels et des initiatives impulsées par les Soviétiques. Alors qu'il terminait *Retorno al futuro*, il déclara que, même sachant qu'on le qualifierait sans doute de « communiste », il ne pouvait s'empêcher d'écrire « un livre enthousiaste » sur l'URSS<sup>195</sup>. Dans cette correspondance, il mentionne, d'ailleurs, et à plusieurs reprises, un personnage heureusement oublié de nos jours, Georges Soria, journaliste, écrivain et « grand ami »<sup>196</sup>. Ce même Soria qui, militant du PCF, fut l'auteur en 1938 d'une infâme diffamation contre le POUM accusé, sur instructions de Staline, d'être l'agent de Franco<sup>197</sup>.

Il faut ajouter que le poète ne s'est jamais rétracté de ce qu'il a publié en 1948. Dans *El río* (ses mémoires), il n'y a pas la moindre autocritique ; au contraire, *Retorno al futuro* est mentionné comme un « petit livre de notes sans stalinisme » (p. 735). Dans cet ouvrage – par ailleurs fascinant et qui, entre autres apports, offre une grande fresque de la littérature mondiale du XX<sup>e</sup> siècle –, il n'est pas fait mention, par exemple, d'Alexandre Soljenitsyne. Ni des vicissitudes de Pasternak : le fait que son chef-d'œuvre, *Le Docteur Jivago*, fut catalogué comme livre pernicieux, que sa publication en italien en 1957 fut semée d'embûches et qu'il fut contraint de renoncer au prix Nobel qui lui fut décerné en 1958. On n'y apprend rien non plus sur la condamnation à cinq ans de Goulag de la maîtresse de Pasternak, Olga Ivínskaïa – dont les mémoires ont été publiées en français en 1978 –, pour le pousser à cesser de dépeindre l'URSS de façon critique<sup>198</sup>.

<sup>191</sup> Composés fragmentairement à diverses époques, le récit de ces rencontres figurent dans Isaiah Berlin, *op. cit.*

<sup>192</sup> Victor Serge, *La Tragédie des écrivains soviétiques*, supplément à la revue *Masses*, n° 6, janvier 1947. En espagnol, il a été publié à titre posthume dans la revue chilienne *Babel*, n° 48, novembre-décembre 1948, que Cardoza connaissait.

<sup>193</sup> L. Cardoza y Aragón, *El río...*, *op. cit.*, p. 406.

<sup>194</sup> Publié en français sous le titre *Vers l'autre flamme*, 1929, le livre a été publié en Espagne par la maison d'édition Cenit à Madrid en 1930 sous le titre *Rusia al desnudo*. De la trilogie, Istrati n'est l'auteur que du premier essai, *Vers l'autre flamme*. D'un commun accord, le second, *Soviets 1929*, a été écrit par Victor Serge et le troisième, *La Russie nue*, par Boris Souvarine.

<sup>195</sup> *El placer de corresponder...*, *op. cit.*, pp. 102 et 137.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>197</sup> Max Rieger, *Espionaje en España*, suivi de Georges Soria, *El trotskismo al servicio de Franco*, avec une introduction de Pelai Pagès, Ediciones Espuela de Plata, Salamanque, 2007.

<sup>198</sup> Olga Ivínskaïa, *Otage de l'éternité. Mes années avec Pasternak*, Fayard, Paris, 1978.

Dans un texte sur le peintre Kazimir Malevitch, écrit beaucoup plus tard (1983), le poète guatémaltèque continue de rejeter le réalisme socialiste, mais il associe le créateur raffiné du suprématisme (qui a subi de plein fouet la persécution de la police politique) à Stakhanov<sup>199</sup> et à Jdanov, deux staliniens emblématiques. Pourquoi ? Parce que, dit-il, « ils vivent les mêmes aspirations et luttent pour la même révolution. Tous trois donnent tout ce qu'ils peuvent et tout ce qu'ils ont pour leur peuple et pour l'humanité »<sup>200</sup>. Il admet certes qu'en URSS il n'existait pas de véritable socialisme, mais des formes sociales « bien supérieures aux sociétés bourgeoises basées sur le profit, l'exploitation et l'oppression »<sup>201</sup>.

Dans un essai de la même époque, il règle son compte à André Breton. « C'était un rebelle, lâche-t-il, mais pas un révolutionnaire et, comme tous les rebelles, il était aveuglé par son individualisme. Le rapprochement que le fondateur du surréalisme a eu avec la gauche n'était pas authentique, mais sentimental et, plus grave encore, les buts du prolétariat et les siens n'étaient pas les mêmes : ils étaient antagonistes »<sup>202</sup>. Le poète guatémaltèque avait choisi son camp depuis longtemps : contre André Breton et Benjamin Péret, il était du côté de Louis Aragon, Paul Éluard et Tristan Tzara, c'est-à-dire de ceux qui étaient revenus dans le giron stalinien. Au lieu de maquiller les idées politiques de Luis Cardoza y Aragón, Arturo Taracena ferait mieux de se demander comment ce grand écrivain et ardent défenseur des droits sociaux a pu adhérer à la Russie de Staline.

## Épilogue

Que signifie et, surtout, qu'a signifié « être stalinien » au XX<sup>e</sup> siècle ? Cela dépend. En URSS, dans les années qui ont suivi la mort de Lénine, il s'agissait d'exécuter ou d'approuver les politiques d'extermination appliquées par le tyran géorgien et ses multiples virages sur la scène internationale. Dans l'Espagne de 1936-1939, cela signifiait s'opposer à la révolution sociale et agir en conséquence. Cela dit, il faut évidemment comprendre combien pouvaient être diverses les motivations qui poussèrent des milliers de militants à aller combattre le fascisme en s'engageant, par exemple, dans les Brigades internationales et celles l'un de leurs chefs, André Marty par exemple, dont le portrait, pas du tout flatteur, est brossé par l'un de ces brigadistes, Sygmunt Stein, dans ses *Mémoires*<sup>203</sup>.

Il en va de même pour les partis dits communistes d'Europe occidentale. Le stalinien Palmiro Togliatti, secrétaire du PC italien, savait parfaitement ce qu'il faisait : agir en Italie (comme il l'avait fait auparavant en Espagne) contre les intérêts du prolétariat italien en tant qu'agent d'une puissance étrangère, l'URSS. Mais le militant communiste de base était absolument convaincu de l'arrivée imminente du « moustachu », vengeur des injustices ataviques et saint protecteur de la révolution italienne. Pour cela et bien plus encore, le XX<sup>e</sup> siècle est, entre autres, le siècle du grand mensonge.

---

<sup>199</sup> Aleksei Stakhanov (1906-1977) : héros ouvrier soviétique dont le nom de famille donna naissance au « stakhanovisme », ce mouvement qui proclamait l'auto-exploitation des travailleurs et facilitait la falsification des statistiques de production.

<sup>200</sup> Luis Cardoza y Aragon/André Breton, *Atisbado sin la mesa parlante y Malevich. Apuntes sobre su aventura icárica*, Fondo de Cultura Económica, Mexique, 1992, p. 138.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>202</sup> *Ibid.*, pp. 14-15.

<sup>203</sup> André Marty (1886-1956) : communiste français, responsable du Komintern pour le recrutement et l'organisation des Brigades internationales. Voir Sygmunt Stein, *Ma guerre d'Espagne. Brigades Internationales : la fin d'un mythe*, Seuil, Paris, 2012, témoignage resté inédit pendant plus de sept décennies d'un militant communiste juif polonais. Recension : <http://acontretemps.org/spip.php?article444>

Et dans le Guatemala des années 1940 ? Taracena a raison sur un point : les jeunes *Sakertiens* qui affrontèrent Granell ignoraient probablement les crimes de Staline, la nature de l'URSS et les méfaits du Komintern (aujourd'hui disparu). C'étaient des combattants et des militants qui cherchaient à changer les conditions de vie dans leur pays. Cardoza se souvient d'eux avec sympathie, mais les peint tels qu'ils étaient : des militants doctrinaires, très dévoués à la cause et, pour cette raison, peu enclins au dialogue<sup>204</sup>. Il mentionne qu'ils ont qualifié *Retorno al futuro* de « trotskiste », ce qui, après avoir brièvement analysé ce livre si peu « oppositionnel », permet de comprendre les chagrins de Granell dans ce pays d'Amérique centrale.

Nous savons que, des années plus tard, plusieurs *Sakertiens* sont morts en luttant héroïquement contre la dictature militaire. C'est le cas, entre autres, du syndicaliste Victor Manuel Gutierrez (1922-1966), enseignant de profession, arrêté et torturé à mort lors d'une opération militaire orchestrée avec l'aide d'agents américains, et du poète Huberto Alvarado Arellano (1927-1974), également assassiné à Guatemala City. À ces résistants, indépendamment des différends idéologiques, nous ne pouvons qu'exprimer notre respect. L'historien, cependant, ne doit pas tourner l'horloge du temps vers l'avant ou vers l'arrière au gré de sa volonté. La nuit qui s'est étendue sur le Guatemala entre 1954 et 1996 et qui, d'une certaine manière, se poursuit encore aujourd'hui, ne peut servir à étiqueter rétrospectivement les débats politico-culturels de cette décennie.

Staline n'est plus à la mode et n'est maintenant ouvertement revendiqué que par des sectes de lunatiques arriérés. Mais le stalinisme n'est pas complètement mort et, comme l'observe Raoul Vaneigem, l'ombre de Staline continue de rayonner de par le monde<sup>205</sup>. Taracena commence son livre en affirmant que la polémique entre Granell, l'AGEAR et *Saker-ti* « montre comment on peut avoir raison lorsqu'on évalue un processus politique autoritaire qui s'est manifesté à moyen terme (le stalinisme) et pas nécessairement raison lorsqu'on interprète une conjoncture (la présidence d'Arévalo), dans la mesure où l'on se trompe en mettant dans le même paquet des personnes qui, faisant des alliances pour des raisons d'intérêt national, n'agissaient pas nécessairement selon la praxis stalinienne »<sup>206</sup>.

Je constate tout d'abord que définir le stalinisme comme une « praxis politique autoritaire » n'est pas très grave, car, comme nous le savons tous, c'était un phénomène beaucoup plus complexe et, surtout, plus sinistre. Ironiquement, Taracena fait ici la même erreur que les dirigeants (qu'il déteste) de la CNT en 1937. Le stalinisme en Espagne n'était pas simplement une question d'« autoritarisme ». Il y eut une guerre et, dans une guerre, tout le monde agit de manière autoritaire ; les anarchistes aussi. Mais il a été démontré que les staliniens, en plus d'être autoritaires, étaient le bras politique d'une puissance étrangère qui n'agissait certainement pas en faveur de la révolution, et pas davantage du Front Populaire qu'elle prétendait défendre, mais de ses propres intérêts<sup>207</sup>. Granell ne le savait que trop bien car il l'avait vécu lui-même et, en 1949, tenta, en toute bonne foi, d'alerter ses amis guatémaltèques sur les dangers de suivre le modèle soviétique. Je demande : qu'aurait-il dû faire ? Se taire ? Il a peut-être exagéré à un moment donné,

<sup>204</sup> L. Cardoza y Aragón, *El río...*, op. cit., pp. 633 y 637.

<sup>205</sup> Raoul Vaneigem, *Lettre de Staline à ses enfants enfin réconciliés*, Verdier, France, 1998.

<sup>206</sup> A. Taracena, *La polémica...*, op. cit., p. 11.

<sup>207</sup> Voir, entre autres, Ronald Radosh, Mary R. Habeck et Grigory Sevostianov (éds), *España traicionada. Stalin y la guerra civil*, Planeta, « Historia y sociedad », Barcelone, 2002.

mais prétendre, comme le fait Taracena, qu'il a fait le jeu de l'impérialisme américain relève – je le répète – d'une énormité et d'un procédé typiquement stalinien.

Personnellement, je pense que Granell avait raison en 1949 contre les *Sakertiens*, tout comme Breton, Péret et les autres avaient raison contre Louis Aragon en 1935<sup>208</sup> ; Breton et Trotski avaient encore raison dans leur célèbre « Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant » de 1938<sup>209</sup> et Péret et Malaquais également contre Aragon et Éluard en 1945. Je le pense et je le dis. Cependant, si je devais laisser entendre que les *Sakertiens* agissaient au profit de Staline, je mentirais.

La tâche de l'historien, même militant, est d'essayer de comprendre comment les choses se sont passées et pourquoi. En d'autres termes : chercher la vérité, ne pas la déformer. Certes, l'histoire n'est pas une science exacte, et l'historien interroge le passé en se fondant sur ses propres préoccupations concernant le présent. Prendre position sans s'écarter des faits est non seulement juste, mais nécessaire, pour ne pas tromper les lecteurs, mais aussi pour favoriser cette connexion, si chère à Walter Benjamin, entre les aspirations des générations passées et les nôtres. La polémique de 1949 entre le vétéran de la révolution espagnole et les novices staliniens guatémaltèques relevait, pour sûr, d'un « désaccord idéologique », comme l'écrit Taracena, mais qui portait avant tout sur un chapitre particulièrement tragique : celui des révolutions trahies du XX<sup>e</sup> siècle. Ne l'oublions pas !

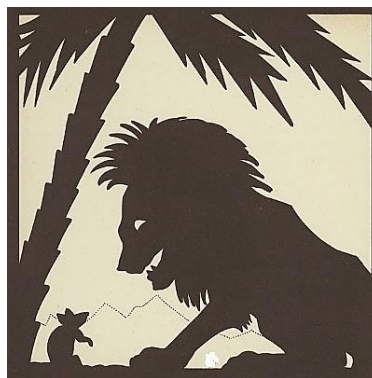
**Claudio ALBERTANI**

*Mexico, avril 2020-janvier 2021*

*An I de la dictature sanitaire*

[Traduit de l'espagnol par Christian Dubucq]

– À *contretemps* /Recensions et études critiques /août 2021 –  
[<http://acontretemps.org/spip.php?article865>]



**AC**

<sup>208</sup> « Du temps que les surréalistes avaient raison », 1935, signé par vingt-cinq personnes. In : *Tracts surréalistes et déclarations collectives. Tome I (1922/1939)*. Présentés et commentés par José Pierre, Eric Losfeld éditeur, Paris, 1980, pp. 274-281.

<sup>209</sup> André Breton, Léon Trotski, Diego Rivera, « Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant », disponible en ligne sur <https://www.monde-diplomatique.fr/2014/02/BRETON/50079>